

POLICE MAGAZINE



L'ÉNIGME D'ORAN

Voici, sortant de la dernière audience de la Cour d'assises d'Oran, les trois accusés du procès d'Oran, de gauche à droite, Mme Teboul baissant la tête et soutenant sa mère, Mme Tordjman, puis M. Teboul. (A. L.)

**DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION**
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72.96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.
FRANCE... Un an (avec primes), 50 fr.
Un an (sans primes), 37 fr.
Six mois ... 26 fr.
ÉTRANGER... Un an ... 65 fr.
Six mois ... 33 fr.
Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

tribunaux comiques

Rixe après boire

Le vin, ce jus divin, amène dans le box de la correctionnelle un pauvre homme qui n'est pas le moins étonné de se trouver là. L'homme est accusé d'avoir porté un coup de poing à un camarade, lequel coup obligea sa victime à demeurer au lit pendant un mois entre la vie et la mort.

L'accusé n'a qu'une réponse :
— On était saoul...
— C'est assez votre habitude, riposte le président.

— Oh ! non, on ne peut pas appeler ça une habitude, puisque c'est pas tous les jours, assure le pauvre homme. C'était le 11 novembre...

— Ah ! oui, croit comprendre le magistrat, vous vous êtes grisé dans un but national.

L'homme ne saisit pas très bien l'ironie de ces mots et finit par dire :

— Oui, je crois.
Et la salle lui fait un beau succès de rire.

Mais il faut que notre homme explique pourquoi il a frappé comme une brute.
— Comme une brute ? Ah ! non, se défend-t-il. J'ai donné un petit coup de poing. Quand on a bu, on n'a pas de force. Je ne suis pas un boxeur.

— Et c'est ce petit coup de poing qui a failli faire passer votre camarade dans un monde meilleur ?

— Il n'était sans doute pas bien disposé.

Nouveaux rires qui révoltent l'accusé.
— Ils rigolent de tout, ceux-là ! gronde-t-il.

Mais la victime est maintenant à la barre :

— Je ne charge pas Émile, vu que ce qui lui est arrivé pouvait très bien m'arriver aussi. On était mûrs tous les deux et on a eu le tort de parler politique. Alors, comme on n'a pas les mêmes idées...

— Dans ce cas, s'étonne le président, pourquoi avez-vous porté plainte ?

— C'est pas par rancune. J'aime bien Émile. C'est pour que l'assurance elle me paye.

— Oui, en somme, vous allez redevenir bons amis et vous irez boire ensemble pour fêter la réconciliation.

— Voilà, approuve la victime, qui arbore un large sourire.

Et il ajoute :

— Même que si vous voulez trinquer avec nous...

Mauvaise idée que la victime a eue là. Le président ne goûte pas cette plaisanterie.

— Émile trinquera tout seul, fait le magistrat.

Et le pauvre Émile, qui n'y a rien compris, s'entend condamner à un mois de prison et aux dépens.

Le figurant explorateur

— Votre profession habituelle est bien celle de figurant de cinéma ?

— Oui, mon président.

— Vous n'en avez pas une autre ?

— Pas que je sache.

— Oui, eh bien, moi, je vous en connais une deuxième, explorateur... explorateur des poches de vos camarades de studio.

— C'est des accusations qu'on a portées contre moi par méchanceté. C'était pour aider le sous-chef des figurants qui avait un rude travail avec nous.

— Voulez-vous dire que le sous-chef des figurants explorait aussi les poches ?

— Oh ! non. Mais il lui fallait après le travail reprendre les costumes et les compter. Je l'aidais dans ce truc-là. Si je buillais les poches, c'était pour voir si personne n'avait oublié quelque chose dans les costumes.

— Mais on vous a surpris fouillant également les poches des vêtements personnels de vos camarades.

— C'est un qui était dans le décor et qui m'avait demandé de lui chercher son mouchoir.

— Oui, et vous vous êtes trompé de pantalon. Alors au lieu de mouchoir vous

avez trouvé un porte-monnaie que vous vous êtes approprié.

— Oui, je l'ai pris, mais c'était pour aller le porter à son propriétaire, que je connaissais, afin de lui dire qu'il était imprudent de laisser ça là.

— Le fait est qu'il fut rudement imprudent de laisser son argent à portée de votre main.

— C'est comme j'allais le trouver que le chef des électriciens il m'a vu et qu'il a crié : « au voleur ! »

— On a trouvé sur vous, car on vous a fouillé séance tenante, deux montres sur la provenance desquelles vous n'avez pu vous expliquer clairement.

— Il y en avait une qu'on m'avait donnée et l'autre que j'étais chargé de réparer, car je suis un peu horloger.

— Horloger ?... Dites-vous que vous êtes horloger parce que vous « faites » les montres ?

L'accusé ne répond pas. Il n'a sans doute pas compris. Le président poursuit, impitoyable :

— Le propriétaire de l'une des deux montres a été retrouvé. Il a déclaré qu'il ne vous avait pas donné sa montre pour la réparer.

— On s'était mal compris, voilà tout. Évidemment !

Enfin le président sort ce dernier argument :

— Vous n'en êtes pas à votre coup d'essai. Vous avez déjà trois condamnations à votre caiser judiciaire, trois condamnations pour vol.

L'accusé a alors un geste de lassitude et lance cette riposte quelque peu inattendue :

— Oh ! si on s'en rapporte au casier... Deux ans de prison sans sursis.

L'éternel élève

C'est un bien curieux procès qui amène à la correctionnelle ce monsieur en jaquette lustrée, dont le nez s'orne encore du binocle d'avant guerre, un personnage sorti, croirait-on, d'une œuvre de l'admirable Courteline.

Cet homme est un chauffeur maladroit ou peu veillard... ou les deux.

Il a renversé un motocycliste qui, dit-il, est venu se jeter sur sa voiture.

Malheureusement, la voiture se tenait à gauche, ce qui n'est guère admissible et ne peut vraiment pas faire donner les torts à l'accidenté.

Le motocycliste, fort heureusement, n'a pas été blessé très sérieusement. Il a un bras en écharpe et claudique quelque peu, mais il exagère visiblement pour influencer le tribunal.

Le président interroge l'auteur de l'accident.

Le binocle est dans une fort mauvaise situation, il n'a point de permis de conduire.

Il explique :

— J'apprenais... Le monsieur qui était à côté de moi me donnait une leçon.

— Bon, j'admets, répond le magistrat, mais voici quelque chose de plus surprenant : il y a dix-huit mois, vous avez renversé un piéton. Et ce jour-là déjà vous vous êtes excusé en déclarant que vous appreniez à conduire. Il y a combien de temps que vous êtes élève-chauffeur ?

— Trois ans.

Fou rire dans la salle.

— Eh bien, vous n'êtes pas pressé, constate le président. Je crois pourtant devoir donner une autre version à cette histoire. Vous vous êtes présenté quatre fois pour obtenir votre permis de conduire. Chaque fois, vous avez été refusé. Désespérant d'obtenir votre permis et brûlant de tenir le volant vous avez engagé un chauffeur qui avait l'air, quand vous sortiez, de vous donner une leçon.

— Il n'avait pas l'air, il me la donnait réellement.

— J'attendais cette riposte à laquelle je surriposte. Le jour où vous avez écrasé le motocycliste, la personne qui était à côté de vous n'était point votre chauffeur. Votre chauffeur était, souffrant. C'était un voisin, un jardinier qui ne sait pas conduire.

— Il m'a dit qu'il savait.

— Alors, ne faites pas des réponses d'enfant.

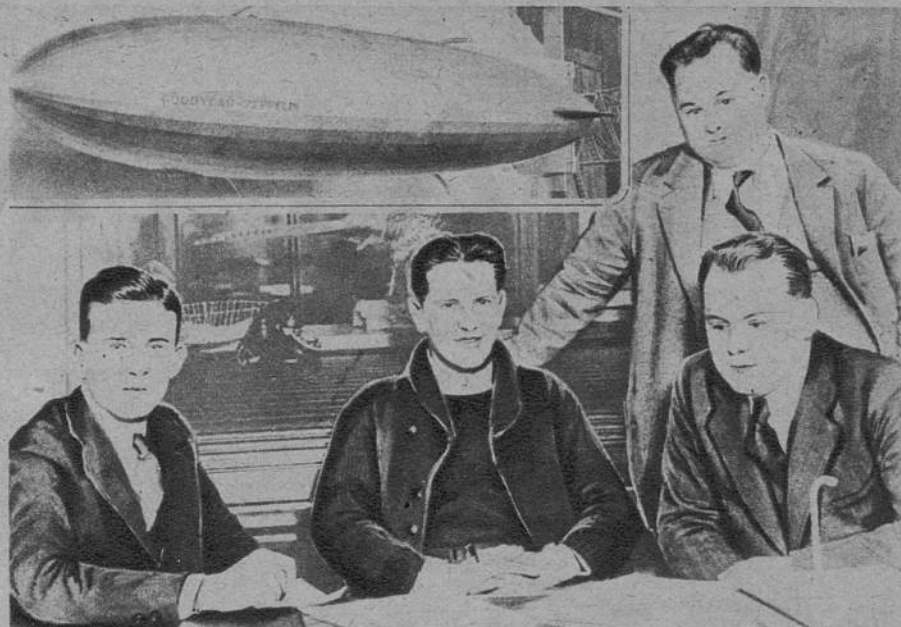
Le chauffeur amateur s'entend condamner à une assez forte amende et à quinze jours de prison avec sursis.

Le président lance encore cette flèche :

— Avoir été refusé à vos examens ne vous donne qu'un avantage, je ne puis pas aujourd'hui, comme je le voudrais, vous retirer votre permis de conduire !

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

UN SABOTEUR DE DIRIGEABLE



Qui va là ?
Deux heures du matin, face au hangar à dirigeables de la Société Goodyear, à Akron (Ohio), ce cri a retenti. Un veilleur a cru apercevoir, dans la nuit américaine de printemps, si calme et bleue, une silhouette... Alerte ! Une patrouille s'élance. Les chiens policiers emplissent l'ombre de taches claires, et le silence d'abolements brefs. Une piste ! Les hommes, les bêtes courent. Qui s'enfuit, à la lisière du bois ? Hands up ! (Haut les mains !)

— Arrêtez vos dogues, bon Dieu ! fait une voix. Je me rends !

Le chef de patrouille s'avance, revolver au poing. Le rayon de sa lampe électrique est dardé sur le visage du mystérieux promeneur. Exclamation :

— Vous, Paul Kassay ?

Le gars, un magnifique athlète de vingt-trois ans, haut de six pieds, figure ouverte et regard hardi, de répondre :

— Oui, moi, Paul Kassay, mécanicien au montage du dirigeable ! Alors, plus moyen de se promener tranquille ? Vous voyez des voleurs partout ?

Mais sa gouaille sonne faux. Le policier insiste. Guère convaincu :

— Vous n'avez pas à rôder autour du nouveau « Goodyear-Zeppelin » à cette heure-ci ! Vos chaussures sont pleines de boue, vos mains noircies de cambouis. Qu'êtes-vous venu faire ? Allons, avouez !

— J'avais rendez-vous avec une femme.

— Vous voulez rire, Kassay ! Votre atelier n'a rien d'un boudoir.

Mais l'interpellé baissait la tête et prenait le parti du silence. Il fallut renoncer à tirer de lui autre chose. On l'enferma.

Le lendemain, un ingénieur vint inspecter le dirigeable. Cet appareil, construit dans un but de défense nationale, était plus grand, plus long, plus beau qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé dans les hangars de la compagnie. Une véritable œuvre d'art, où le duralumin, le bois, l'acier, se combinaient harmonieusement. Il ne restait plus qu'à coudre l'enveloppe, et d'ici deux jours, après un baptême à la limonade, le squelette de l'espace allait être livré à la marine américaine, pour des reconnaissances à large rayon sur la côte du Pacifique.

LE POULET OBLIGATOIRE

Non, ce n'est nullement du Mark Twain. L'histoire que nous allons vous conter rapidement est tout ce qu'il y a de plus authentique.

Elle se déroula dans une ferme de Californie et fut finalement matière à procès. Une fermière californienne avait perdu un diamant de grande valeur. Ce diamant s'était détaché d'une bague qu'elle portait alors qu'elle traversait, pensait-elle, son immense poulailler.

On retourna la terre en tous sens, mais le diamant ne fut point retrouvé. De là à conclure qu'une poule avait avalé le diamant il n'y eut qu'un pas.

Que faire alors ? Éventrer les 138 poules de la fermière ?

Celle-ci, qui était fort regardante, ne voulut pas accepter cette perte sèche, même dans le but de retrouver la pierre précieuse. Et elle décida que tous les siens, comme

Avec stupeur, le technicien s'aperçut que la poutre centrale avait été sciée au premier tiers, de façon très habile et quasi invisible.

Poussant plus loin ses investigations, il devait constater, à l'un des moteurs, la présence d'un ingénieux dispositif destiné à provoquer, en pleine marche, un retour de flamme.

C'était le sabotage... Et quel sabotage ! Le géant de l'air se briserait en deux, ou exploserait à sa première sortie ! Quel serait le sort, alors, du malheureux équipage : directeurs, représentants de l'État, metteurs au point, pilotes ? Tous ceux du joyeux, du confiant vol d'essai ?

Paul Kassay, interrogé, ne s'est jamais départi de son calme. Sur la photo que nous publions, on le voit au centre, encadré du juge d'instruction et de détectives. Derrière lui, la maquette du Zeppelin-Goodyear, que son acte criminel voulait à une carrière aussi brève que tragique.

Paul Kassay continue à soutenir que seul le hasard l'a amené, de nuit, auprès du hangar, où chaque jour on le voyait travailler — avec goût, « avec amour du signolage », a dit un des témoins — sur la carcasse du mastodonte.

On se perd en conjectures sur les motifs de cet acte, dont les policiers, sans s'attarder aux dénégations de l'inculpé, s'efforcent de déterminer les causes : seul, un spécialiste — l'enquête l'a surabondamment démontré — a pu s'en rendre coupable !

Toute présomption d'espionnage écartée, deux hypothèses subsistent et de jour en jour prennent plus de force dans l'esprit des enquêteurs : ou Paul Kassay a voulu se venger d'un chef dont il avait eu à se plaindre ; ou il a été soudoyé par quelque société rivale, furieuse d'avoir vu lui échapper une commande qui se chiffrait par millions.

Mais, jusqu'à aujourd'hui, le mystère demeure total et l'énigme inexplicable... Et le coupable présumé, on le voit, n'a pas perdu le sourire, en dépit de l'inculpation terrible qui pèse sur lui et peut le conduire, sans rémission d'aucune sorte, jusqu'à la chaise électrique ! (W. W.)

JACQUES DARSAC.

LES MYSTÈRES DU BAGNE

IX

Un peu de changement dans le costume.

Le régime auquel sont soumis les transportés incorrigibles est excessivement dur.

Le défilé a lieu à la pointe du jour, et c'est dans le costume le plus simple que les « Incos » partent au travail, escortés de surveillants armés de carabines et de revolvers : ce costume est composé d'un chapeau de paille !

C'est d'ailleurs pour cette raison que le personnel de surveillance est composé de célibataires.

Un autre détail du costume de cette catégorie de transportés mérite de retenir l'attention. Alors que tous les condamnés aux travaux forcés ont le crâne tondue, les Incos, eux, jouissent du privilège d'une coupe de cheveux spéciale et un peu compliquée : ils ont les cheveux « taillés en escalier » ! Cette coupe, d'un nouveau genre, s'obtient en donnant un coup de tondeuse à fleur de peau et un deuxième plus léger, qui laisse le cheveu plus long. Ainsi l'Inco, est facilement reconnaissable et, en cas d'évasion, est de suite l'objet des précautions toutes particulières que recommande sa situation.

La tenue des Incos a été prévue aussi sommaire, dans le but de rendre plus difficile toute tentative d'évasion, mais un Inco ne s'émue pas pour si peu. Arrivés sur le terrain à défricher, les surveillants font former les transportés en carré, et c'est sous le soleil, de six heures du matin à midi, une séance de travail qui paraît interminable.

Armés de pelles et de pioches, les Incos défrichent le terrain pour la culture du cramanloc, et il leur est interdit formellement de s'éloigner, si peu que ce soit, de la place qui leur est assignée.

Sous le feu des carabines.

Depuis trois heures déjà, le travail dure. Le soleil fait de plus en plus sentir l'ardeur de ses rayons. Tout à coup, un Inco qui, depuis un moment déjà, surveillait lui aussi le surveillant, tout en piochant son carré de terre, vient de lâcher brusquement son outil et à toute vitesse, sans regarder derrière lui, prend sa course vers la forêt.

Un évadé ! crie le premier surveillant, qui a vu l'Inco jeter sa pioche et s'enfuir.

En même temps, il abaisse son mousqueton et fait feu. Au bruit de la détonation, ce fugitif s'est aplati contre terre, prévoyant d'autres coups de feu. Bien lui en a pris, car aussitôt plusieurs balles passent en sifflant au-dessus de sa tête. C'est le moment de reprendre la course et de profiter du court laps de temps pendant lequel les surveillants rechargent leurs armes.

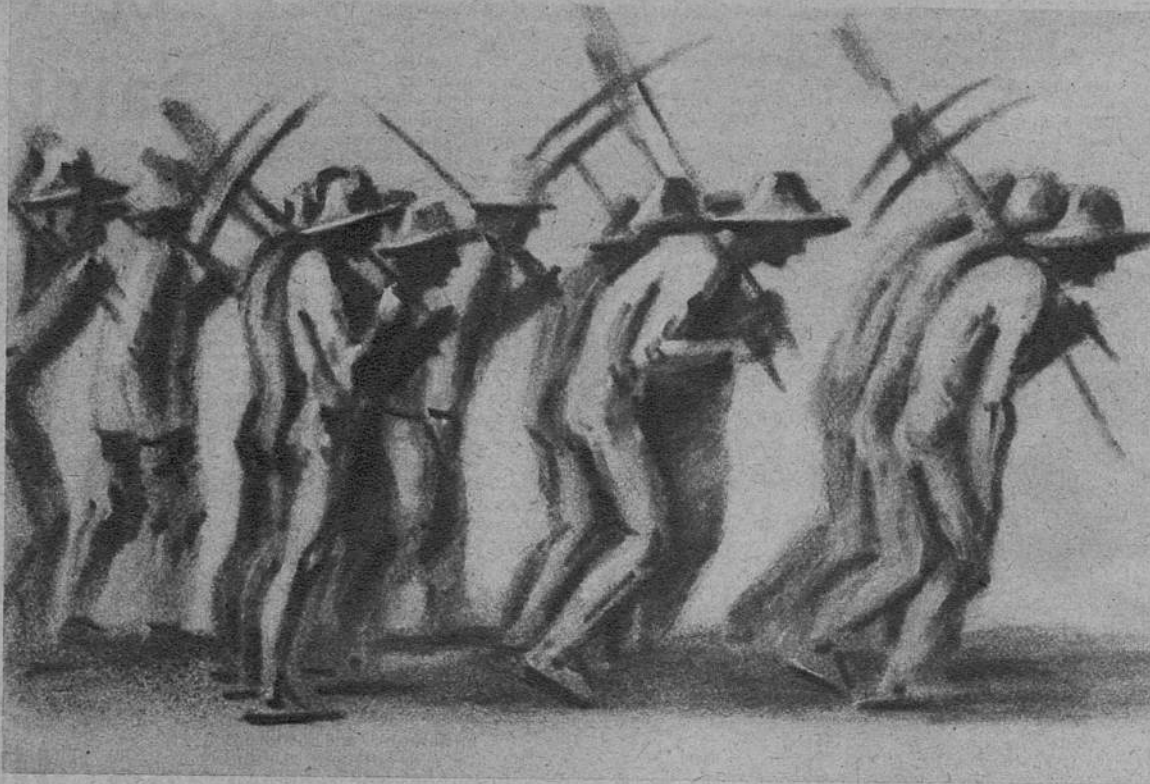
D'un bond, l'homme s'est redressé, la forêt est là, toute proche ; encore un effort, un peu de chance, et il sera hors d'atteinte. Il fuit en zigzag pour dérouter les tireurs. Arrivé à un bouquet d'arbres, il essuie encore plusieurs coups de feu, mais sans être touché. En quelques enjambées, il est caché par le sombre rideau de la forêt. Il reprend haleine et s'enfonce dans la brousse, libre enfin, mais de quelle liberté, et pour combien de temps !

Nu comme un ver dans la forêt, sans abri, sans vivres, sans armes pour se défendre des animaux sauvages : voilà sa situation.

Il ne peut aller bien loin comme cela, à moins qu'il n'ait pu nouer des complicités avec les pousseurs ou encore avec les transportés chargés de l'entretien de la ligne télégraphique ; auquel cas, il aura l'hospitalité dans un carbet pour la nuit et un morceau de pain à se mettre sous la dent.

Si ce sont d'anciens camarades, peut-être feront-ils un effort pour lui procurer une vieille vareuse et un pantalon.

Tout cela, c'est l'improbable. Peut-être que, vaincu par la faim et l'humidité de la nuit, il ira se constituer prisonnier au premier poste qu'il rencontrera sur sa route. Là, il aura une gamelle de soupe pour se réconforter, une planche pour s'étendre et un toit sur sa tête. Puis, par étapes, enchaîné, ce sera le lamentable retour vers Saint-Laurent et l'écarou aux



C'est dans le costume le plus simple que les « Incos » partent au travail. (Composition de S. Glatzer.)

prisons, en prévention de Tribunal maritime spécial.

Jamais malade.

— Chef ! je suis malade !
Et, comme pour mieux affirmer son dire, l'Inco a jeté à terre son outil de travail et se croise les bras sur la poitrine.

— Voulez-vous travailler ? intime le surveillant.

— Je vous dis que je suis malade.

— Vous êtes malade ?

— Oui.

— C'est bien ! Porte-clefs !

A l'appel, le porte-clefs accourt.

— Chef !

— Mets-moi les menottes à cet homme-là, ordonne le surveillant, en indiquant du geste l'Inco qui vient de « faire malade ». Celui-ci, debout, immobile, n'a pas bronché ; il sait de quoi il retourne, c'est le cachot qu'il l'attend, il présente ses mains au porte-clefs, qui lui assujettit aux poignets les deux anneaux de fer. Et il restera là, debout sous le soleil, jusqu'à midi, heure où les corvées rentreront au camp ! Les Incos ne font qu'une seule séance

de travail, de six heures à midi, heure de la rentrée et de la soupe. A partir de ce moment, ils restent enfermés dans les cases jusqu'au lendemain matin, et, le soir, après l'appel, ils sont mis à la boucle simple pour la durée de la nuit.

Ce sera, jusqu'au matin, le silence absolu, troublé seulement par le grincement des manilles sur la barre de justice. Fumer ! c'est impossible : le surveillant a vue dans la case, par l'écartement des rondins, et la seule consolation, ce sera de mâcher le mégot ramassé au passage dans la cour, au risque de trente jours de cachot.

Les Incorrigibles, avons-nous dit, vont au travail dans la tenue la plus sommaire ; mais, rentrés en case, ils reprennent leurs effets d'habillement et leur couverture.

La nourriture est la même pour cette catégorie d'individus que pour les transportés de troisième classe, et, bien entendu, ils ne peuvent recevoir aucune espèce de gratification.

Tout, dans les moindres détails de la vie des Incos, est prévu soigneusement, pour qu'ils ne puissent être confondus avec les autres transportés. Reconnu malade et envoyé à l'hôpital, ce sera sous la garde

d'un surveillant, et dûment menotté qu'il descendra à Saint-Laurent. A sa sortie, il restera aux prisons du pénitencier, jusqu'à jour où il remontera à Charvein, toujours aussi soigneusement enchaîné qu'à son arrivée.

Comment on vient aux Incos, comment on en sort.

Le recrutement de cette catégorie de transportés s'exerce d'une part sur les récidivistes de la punition, et de l'autre sur les récidivistes de l'évasion.

Lorsqu'un transporté comparait devant la Commission disciplinaire et qu'il a atteint un total de quatre-vingt-dix jours de cachot en l'espace de trois mois, le président fait établir, à son endroit, une notice individuelle aux fins de classement aux Incorrigibles. Elle est ensuite transmise au directeur de l'Administration pénitentiaire qui approuve et prononce l'envoi de l'homme au camp de répression.

Pour les habitués de l'évasion, il en va différemment.

A la clôture de chaque séance trimestrielle du Tribunal maritime, il est dressé par les soins des bureaux du pénitencier un état de tous les transportés comptant trois évocations à leur actif, ce qui suffit à leur envoi d'office aux Incorrigibles.

Il est incroyable, mais pourtant strictement vrai, que beaucoup de condamnés, malgré l'effroyable existence qu'ils mènent dans ces enfers, font tout leur possible pour y rester et éviter le déclassement.

Il y a, évidemment, une raison à cela, et la voici : Presque tous les Incorrigibles sont en même temps « internés B », c'est-à-dire astreints, par décision spéciale, à subir leur peine de travaux forcés sur le pénitencier fermé des Iles du Salut, situé en mer, au large de Cayenne. Une fois là, il n'y a plus d'espoir de partir. Il faut dire définitivement adieu à toute idée d'évasion.

Or, le règlement décrète que le classement aux Incorrigibles passe avant le classement aux internés B, ce qui donne lieu tout de suite au raisonnement suivant chez un incorrigible : « Aux Incos, c'est une vie atroce ; mais là, j'ai encore sur le continent, en risquant un coup de mousqueton, je puis tout de même essayer de fuir. Si je me conduis convenablement, je serai déclassé et alors en vertu de mon deuxième classement aux Internés B, je serai envoyé aux Iles du Salut, où je serai beaucoup mieux, puisque remis au régime commun, mais je devrai forcément renoncer à l'évasion. Continuons donc à nous mal conduire pour rester aux Incos d'où je réussirai à partir un jour ou l'autre, et à reconquérir ma liberté.

C'est avec ce raisonnement que des individus, venus aux travaux forcés pour une durée de sept ans, arrivent à faire des trente années de bagne ! L'un d'eux, nommé Poletti Mathieu, un néri de Marseille, en offrait un exemple typique.

Ce transporté était arrivé au bagne vers 1907 avec une condamnation à sept ou huit ans de travaux forcés, ce qui le faisait libérer vers le début de 1915. A force d'évasion, il allait échouer aux Incorrigibles, en même temps qu'il était interné B. En vertu du raisonnement précité, il resta près de dix ans à Charvein, cumulant toujours les évocations, manquant chaque fois son coup, pour venir comparaître devant le Tribunal maritime, où il récoltait régulièrement une nouvelle peine variant de deux à cinq ans de travaux forcés, avec retour au camp de répression, bien entendu.

Cet homme qui aurait dû être libéré depuis longtemps avait, en 1923, au début de l'année, près de trente-cinq ans de bagne à accomplir ! Il finit pourtant par venir à récipiscence : au cours d'une évasion, il perdit l'œil gauche et se rendit enfin compte de l'inamité de ses efforts : il demanda à rejoindre les Iles du Salut, ce qui lui fut accordé.

Encore un qui mourra en laissant des dettes à la société, car il ne vivra jamais assez longtemps pour purger un pareil reliquat.

Rien n'a pris sur de tels êtres, ni les menaces de châtimement, et peut-être encore



Le chemin de fer de la colonie. (W. W.)

moins les exhortations. Que de fois le président de la Commission disciplinaire n'a-t-il pas dit à ceux-là qui comparaissent devant lui et allaient cumulant punitions de cachot sur punitions de cellule : « Changez enfin de conduite. Regardez où vous allez aboutir : à perdre votre santé dans les cachots et les camps disciplinaires. » Autant en emportait le vent.

Bonnes paroles qui tombaient dans l'oreille d'un sourd, et pourtant on peut dire que jamais la porte n'est fermée définitivement sur celui qui veut en sortir.

Tous les trimestres, des notes individuelles sont données à chacun des Incorrigibles par la Commission, qui formule des propositions de déclassement en faveur des condamnés sans punition depuis trois mois et qui lui paraissent mériter leur renvoi au camp disciplinaire. C'est le

Salomon, Hamel Meradji, Venturi, Poletti, tous ceux qui représentent dans ces endroits la fine fleur du bagne.

— Tu as encore insulté les surveillants et fait du tapage dans ton cachot ? interroge le président.

Celui qui est sur la sellette, le nommé Hamel Meradji, répond dans un jargon franco-arabe qui serait risible en tout autre lieu.

— Non, ma commandant.

— Comment, non ? Je lis pourtant bien dans le rapport du surveillant que, lorsqu'on a ouvert la porte de ton cachot, tu l'as reçu par une bordée d'injures. Est-ce vrai, ça ?

— Ma commandant, j'me rappelle plus.

— C'est bon, va-t'en !

Voici le fameux Poletti, l'infatigable voyageur. Revenu au camp, il prétend se reposer de ses fatigues et ne travailler qu'à

En entendant ces mots, l'« honnête homme » a tiqué légèrement ; en regardant bien, il a même un peu pâli. Comment, on a son casier judiciaire sous la main !

— Voici le livret, mon commandant, annonce le greffier.

— Merci ! Voyons, antécédents judiciaires... Bordeaux, vol : trois mois... Nantes, vol : deux mois... Angers, vol : six mois ! Eh bien, pour un honnête homme, ça ne va pas mal !

Interloqué, l'« honnête homme » n'a plus la force de répondre, son truc n'a pas pris, et s'il avait prévu le coup du livret, il aurait eu la langue moins longue.

Ils sont presque tous comme ça. Ecoutez-les : à les en croire, il n'y a parmi eux que des condamnés primaires.

— Moi, monsieur, je n'avais jamais failli, avant de venir au bagne. J'ai tué ma femme par

jealousie : c'est un crime passionnel ! Je ne suis pas de la catégorie de ceux qui sont ici, et c'est dur, monsieur, de vivre avec des voleurs quand, toute sa vie, on a été un honnête homme !

Faites comme le commandant, ne vous laissez pas influencer par un si beau flux de paroles, et regardez le casier judiciaire. — la seule chose qui compte avec ces gens-là. Vous serez tout surpris d'y voir que votre honnête homme, avant de venir au bagne, pour vol qualifié et non pour crime passionnel, comptait déjà plusieurs séjours à Poissy, Fresnes ou Melun.

Tout au début de la reprise des convois de condamnés en Guyane, une rixe eut lieu, la nuit, dans une case occupée par des transportés nouvellement arrivés. Les auteurs du désordre vinrent, le samedi suivant, s'expliquer devant la Commission disciplinaire.

L'un des transportés qui avait été frappé fut entendu comme témoin. C'était un vieux petit bonhomme à mine de fouine nommé Donnain.

Le président lui demanda de raconter ce qui

A partir du prochain numéro
NOUS PUBLIERONS :

Le Tour de Sainte-Anne en 40 Jours

Mémoires sensationnels d'une ancienne intoxiquée, écrits pendant une cure de désintoxication qui durera quarante jours.

Détails absolument inédits sur les cocaïnomanes, les morphinomanes.

Le Tour de Sainte-Anne en 40 Jours

constitue un document d'une importance considérable et qui montre les méfaits occasionnés par les stupéfiants sur les êtres assez faibles pour en user.



Un Inco brusquement lâche son outil et à toute vitesse prend sa course vers la forêt. (Composition de S. Glatzer.)

directeur de l'Administration pénitentiaire qui prononce en dernier ressort la réintégration de l'homme sur un camp libre.

La commission disciplinaire à Charvein.

La Commission disciplinaire se réunit à Charvein tous les quinze jours seulement, en raison du déplacement qu'elle impose à ses membres venant de Saint-Laurent. Elle est composée, comme au pénitencier central, du commandant supérieur assisté de deux commis de l'Administration.

Les condamnés qui comparaissent devant elle sont, comme les autres, justiciables des peines de cellule et de cachot ; mais, en raison de leur condition toute spéciale, elles peuvent être élevées au double de celles applicables à un transporté ordinaire. Ainsi la cellule peut être infligée pour un maximum de quatre mois, et le cachot pour une durée de deux mois au plus. Cette durée s'entend pour une seule infraction réprimée, car dans la même séance un transporté encoure très souvent plusieurs punitions pour des motifs différents. En pareil cas, lorsque c'est le cachot qui est infligé, on apporte toujours ce tempérament au châtimement : les huit premiers jours à la suite de chaque mois passé en cachot obscur sont subis dans un local clair, car l'homme risquerait de perdre la vue en prolongeant son séjour dans l'obscurité.

Les séances de la Commission disciplinaire à Charvein ont lieu à l'intérieur du quartier des Incorrigibles, dans un petit kiosque garni d'une table et de quatre fauteuils en vannerie. Son aspect sympathique et presque gai détonne en un tel endroit, et il est loin d'éveiller dans un esprit non prévenu l'idée des graves châtimements qu'on y dispense.

Le protocole de la séance reste toujours le même. Le président lit au prévenu le motif de sa punition et lui donne la parole pour fournir ses explications.

Il n'est pas rare de voir comparaître les accusés les mains étroitement enchaînées, et réellement la précaution n'est pas superflue. Il faut avoir vu de tels êtres pour se rendre compte de leur état moral et physique. Le teint couleur mastic, les yeux fixes, sans expression, la tête projetée en avant dans l'attitude de la bête prête à mordre, tordant leurs poignets qu'enserment des chaînes étroitement cadenassées, la bouche contractée dans un rictus, prête à vomir les pires outrages, voilà l'aspect que présentent ces individus qui ne sont presque plus des hommes !

Et c'est toujours la même antienne, que ces gens s'appellent Jamis, Benita

ses moments. Il a répondu de trois motifs de punition pour paresse au travail.

— Alors vous ne voulez rien faire !

— Mon commandant, je fais ce que je peux.

— Oui, vous passez votre vie entre Charvein et les prisons de Saint-Laurent, toujours à la suite d'évasion, et quand vous êtes ici, vous prétendez ne rien faire.

— Oh ! non, mon commandant, je fais tout mon possible !

Il ne sort pas de là, et s'il faut l'en croire, il est un de ceux qui mettent le plus de bonne volonté sur le chantier.

Un autre paraît qui, dès la porte, se confond en protestations d'innocence ! Il est accusé d'avoir volé la couverture d'un de ses co-détenus, elle a été retrouvée en sa possession et formellement reconnue par le volé et par les agents de la surveillance. D'ailleurs, elle porte encore, à moitié effacé, mais pourtant lisible, le matricule de celui à qui elle fut dérobée.

— Qu'avez-vous à dire ?

— Mon commandant, je n'ai pas volé la couverture.

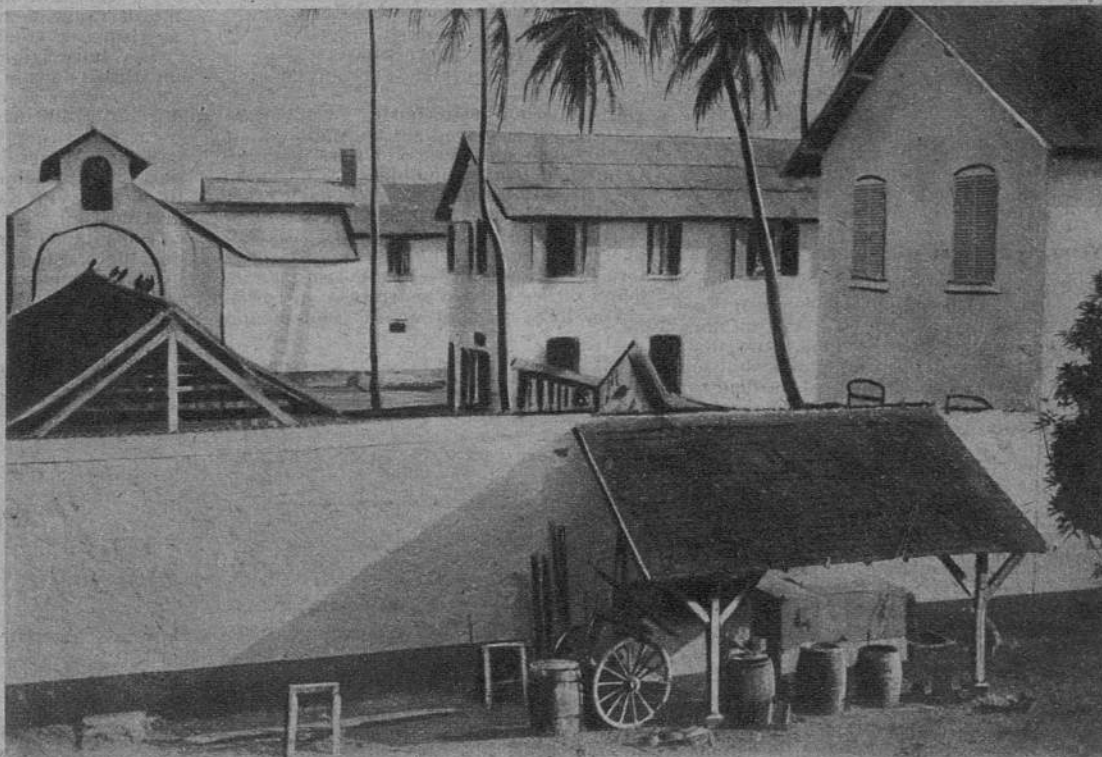
— Pas possible ! On l'a pourtant bien retrouvée à votre place. Vous avez même dormi dedans pendant plusieurs nuits !

— Je vais vous dire, mon commandant, je l'ai trouvée à ma place et je m'en suis servi, mais je ne l'ai pas volée !

— Subtil distinguo ! C'est tout ce que vous avez à dire ?

— Mon commandant, je vous assure que je n'ai pas volé cette couverture, d'ailleurs, ce n'est pas dans mes habitudes de voler. Je suis au bagne, c'est vrai, mais c'est pour un crime passionnel. J'ai toujours été un honnête homme (sic). Non, mon commandant, je ne suis pas un voleur !

— Oh ! Oh ! que voilà un bien honnête homme ! Passez-moi donc son livret qu'on voie un peu ses antécédents et pour quoi il est venu ici.



Vue d'une partie des bâtiments servant de dépôt à la transportation.

s'était passé dans la case, la nuit de l'altercation, et comment il avait reçu des coups dans l'affaire. Bien tranquillement, il dévida sa petite histoire et lorsqu'il eut fini — alors qu'on ne lui demandait plus rien, — pris d'un beau toupet, il s'avança de nouveau vers le président et, plein de dignité, se mit à faire cette déclaration :

— Mon commandant, j'ai été frappé, mais je viens vous demander d'être indulgent pour les coupables. Je suis un brave et digne homme (sic) père de famille, qui n'a jamais fait de mal à son prochain. Je souffre assez d'être ici, presque innocent, et je vous demande encore toute votre indulgence pour ceux qui m'ont frappé !

Habitant du département du Nord, il s'était fait, pendant la guerre, l'auxiliaire de la police allemande dans les régions envahies, dénonçant et livrant ses malheureux compatriotes à la Kommandantur. Il était même si fier de son emploi et des prérogatives qu'il lui conférait, qu'il alla jusqu'à porter le brassard de campagne de la gendarmerie allemande.

(A suivre.)

JEAN NORMAND.

LE HAUT-DE-FORME EN JUSTICE

Il y a près de cent vingt-cinq ans que le chapeau haut de forme a fait son entrée dans le monde. Une entrée qui eut un certain retentissement puisque John Hetherington, chapelier du Strand, le premier Anglais qui ait porté un chapeau haut de forme, fut « cité devant le tribunal pour n'avoir commis d'autre délit (?) que de sortir devant sa boutique, le matin du 15 janvier 1797, coiffé du chapeau qu'il avait imaginé.

Cette coiffure inconnue étonna si fort les passants qu'un rassemblement, assez important pour nécessiter l'intervention de la police, se forma aussitôt autour du malheureux chapelier.

En 1931, c'est l'inverse qui se produit. Les Parisiens s'attroupent autour des agents de police que l'on a affublés d'un casque bizarre dans le but, paraît-il, de faciliter la circulation. Or, ces attroupements troublent la paix publique. Verrons-nous les agents casqués cités en justice ?

Bloc-Notes de la Semaine



L'affaire de la mort de Philippe Daudet n'est pas encore élucidée. Au cours du procès Bajot-Daudet qui se plaide en ce moment, Jean Goldsky et Landau ont confirmé que l'ancienne maîtresse de Le Flaoutier avait assisté à l'assassinat du fils Daudet. Mais ils n'ont pas voulu révéler encore l'identité de cette femme. Notre photo d'audience représente le directeur de l'Action française, Léon Daudet, debout, écoutant la déposition d'un témoin. (R.)



Le chauffeur Bajot a une discussion fort vive à la XII^e Chambre correctionnelle avec Jean Goldsky qui vient de confirmer ses premières déclarations relatives à la présence de l'ancienne maîtresse de Le Flaoutier dans la cave où le fils de Léon Daudet aurait été assassiné. Le chauffeur Bajot est au milieu, habillé de gris. Il se tourne vers Jean Goldsky qu'on aperçoit de profil à droite. (R.)



M^{me} Ewald est la femme d'un ancien magistrat américain, George F. Ewald. On l'accuse d'avoir donné une somme de 10 000 dollars pour obtenir la nomination de son mari au poste de magistrat. (I. G. P.)



Voici le fameux taxi du chauffeur Bajot qui a été en cause dans l'affaire de la mort de Philippe Daudet. On se rappelle que la thèse du suicide dans le taxi avait été primitivement admise. Léon Daudet affirme que la voiture en question aurait servi à transporter le cadavre de son fils, assassiné dans la cave de Le Flaoutier. (R.)



M^{me} Florence Jean Foreman, de New-York, demande le divorce, alléguant que son mari la bat. Elle s'est présentée devant le tribunal avec un petit pansement sur le nez. Le mari a répliqué que sa femme avait fait le tour de l'Europe avec son meilleur ami. (I. G. P.)



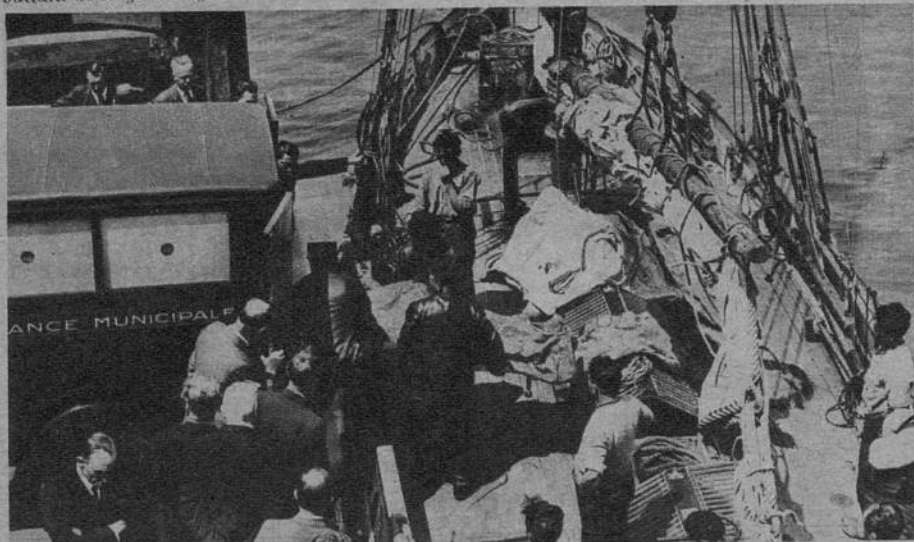
M^{me} Andrew Zubitsky, de New-York, vient d'être arrêté par la police. On l'accuse d'être, sinon l'auteur, du moins le principal complice de l'assassinat de son mari, ancien combattant de la grande guerre et qui avait trente-cinq ans. (I. N.)



Gina Paglieri, dite Gina l'Italienne, s'est accusée devant les jurés de la Seine d'un meurtre que doit avoir commis son fiancé. Le jury ne l'a pas acquittée et l'a fait condamner à cinq ans de réclusion.



La gare des marchandises d'Annemasse a été détruite par un violent incendie. Les dégâts se chiffrent par millions. La justice recherche la cause de ce sinistre. La photo montre la gare détruite, et ce qui reste d'une rame de wagons. (W. W.)

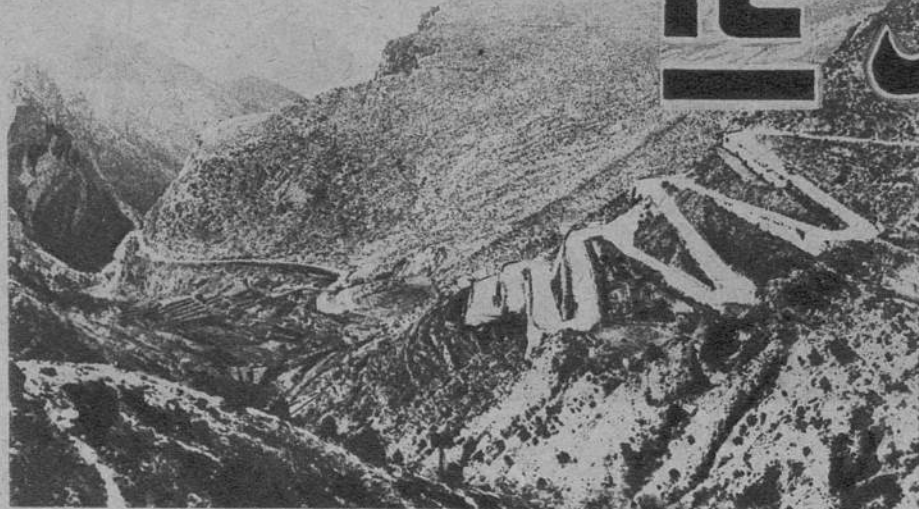


L'effroyable catastrophe du Saint-Philibert à Saint-Nazaire a ému douloureusement toute la France. La justice a commencé une enquête. Il s'agit de savoir qui est responsable d'avoir laissé embarquer plus de 500 personnes sur un navire qui ne pouvait résister à la tempête. Ce cliché montre le voilier La Loire débarquant des cadavres recueillis en mer. (W. W.)



Un grand procès d'empoisonnement a commencé aux assises de Bodmin, Cornouailles, en Angleterre. M^{me} Hearn est accusée d'avoir empoisonné sa sœur et une amie, M^{me} Themar. Ce crime passionné toute l'Angleterre. Notre photo montre deux huissiers de la Cour d'assises de Bodmin annonçant l'arrivée du juge Roche aux assises. (I. G. P.)

le salut par



Juste après l'Escarène, où se plaça l'incident que relate notre collaborateur, voici les lacets du col de Braus, où la bataille est toujours rude entre les routiers.

On ne pouvait dire de Noël Lieciardiz que ce fût un garçon qui avait bien tourné... Mais pourquoi ne pas reconnaître que, sur les quais ensoleillés du port marchand, comme dans les ruelles où se débite l'amour facile entre deux dégustations de coquillages, pourquoi ne pas reconnaître qu'il exerçait ses multiples métiers — tous en marge de la loi stricte — avec une noblesse débraillée qui lui valait beaucoup d'indulgence et pas mal d'admiration ?

Je rencontrai Noël, à Toulon, un après-midi brûlant d'août dernier, alors qu'il se disposait à aller, par le truchement d'un tramway anachronique et grinçant, jusqu'au Mourillon. Noël est un bon nageur, un excellent sportif : le R. C. toulonnais n'a pas de meilleur partisan ; et si, le dimanche, il n'était pas, nanti d'une cravate rouge et noire, au premier rang des populaires, contre les barrières du stade Mayol, « ça pourrait faire un malheur ».

Noël allait donc se baigner. Il était superbe, brun comme un More, avec des dents de loup, des yeux de jais, un accroche-cœur dont Joséphine Baker eût été jalouse, et qui se balançait, au vent de la course, le long de sa tempe droite. Vêtu d'un bleu de chauffe soigneusement ajusté, dont l'azur travaillé à l'eau de Javel était tout un poème, notre homme portait, autour du cou, un foulard rouge à dessins de cachemire, et, en perte de vitesse, sur l'oreille, une « viscope » (casquette) couleur bois des îles. Naturellement, il portait des sandales, sans chaussettes, et fumait du caporal.

Vous qui écrivez dans les journaux, commença-t-il, « vous devriez bien engueuler Henri Desgrange ! »

Que vous a fait le directeur de l'Auto ?

Une chose impardonnable, et que Toulon n'est pas près d'oublier... Le Tour de France cycliste ne s'arrête plus ici... Il ne fait que passer... On en a gros sur la patate !...

Sans doute que l'itinéraire de la course voulait ça.

Le moins du monde ! Tous, ici, on sait pourquoi. Parce que la mairie — pas l'actuelle, la précédente, — a une fois reçu solennellement Victor Breyer, directeur de l'Echo des sports.

Et du Breyer par-ci, et du Breyer par-là ! Une fête terrible. On le connaissait mieux dans la région, parce qu'il organise le Mont-Faron, la course de côte, tous les ans ! Avec un succès fou !

Alors l'autre, le vieux singe, s'est vexé. Et nous n'avons plus de Tour de France !

Mais est-ce que cela a une importance réelle ? Vous voyez les coureurs quand même ?

Où, mais pas assez ! D'ailleurs, un de ces jours, je vous en raconterai une belle, d'histoire du Tour de France, où des « collègues » de Marseille ont été engagés... Une histoire qui a failli mal tourner sans le hasard d'un journaliste de Paris, qui a su intervenir à temps.

Tiens, curieux ! Voulez-vous m'en dire un mot, tout de suite, si ça ne vous gêne pas particulièrement ?

Voilà ! Vous savez qu'à Marseille, ils sont comme ici. Dans les bas quartiers, sportifs dans l'âme !

Une bande dont je faisais un peu partie — c'était au moment où je bossais pour Sol, le propriétaire des Arènes, celui dont on a « flambé » l'établissement lors du match « au chiqué » Kid Francis-Georgie Mack — tenait ses assises dans un bar du Vieux-Port. Des gars décidés et résolus qui entassés, à six dans une petite voiture, s'en allaient tous les ans chercher le Tour de France à Aix-en-Provence, pour l'accompagner jusqu'à Marseille.

Le père Desgrange ne devait pas goûter beaucoup, dans sa caravane, la présence de ces gars vêtus en mécanos, qui cherraient tant qu'ils pouvaient, et, forts de leurs poings, voulaient toujours être en bonne place, à la hauteur du peloton de tête. Mais il les tolérait : c'était

peut-être plus prudent de sa part. Et les autres prétendaient « assumer la police de



L'arrivée à Nice, quelques centaines de mètres avant la ligne, les coureurs entament le sprint final.

route », ce qui n'est-ce pas est un comble ! Vous n'ignorez pas que les voitures officielles du Tour de France, avec leurs fanions, exigent souvent passage libre. Cela se conçoit : ceux qui sont dedans : journalistes, soigneurs, constructeurs ne font pas cela pour s'amuser, deviennent vite, sous l'effet de la fatigue, un tantinet nerveux. Leur nervosité, souvent, va jusqu'à « balancer » les cyclards qui s'accrochent aux champions et risquent de leur faire « prendre la bûche ». Ce traitement sévère est, parfois aussi, appliqué à motos et autos, lorsque leurs conducteurs s'achar-



Peu après le départ de Marseille, dans le matin encore frais, le long peloton s'étire sur la route. L'heure des assauts n'est pas encore venue, le train n'a rien d'excessif.

ment à faire de la poussière, à zigzaguer dangereusement et à regarder leurs favoris sous le nez.

« Un avocat du Havre, qui suivait le tour en amateur, bien qu'il eût « dégoté »,



Le passage du peloton de tête, au cours de la même étape, dans les rues de Monte-Carlo, devant une foule sagement contenue par les agents. (Ph. Meurisse.)

nul ne savait comment, un fanion officiel, s'avisait, dans la Crau, que la petite Renault des « malabars » marseillais y allait un peu fort ! C'était un bon garçon, mais qui faisait de l'excès de zèle et n'était guère à la page ! D'ailleurs, qu'est-ce que



Premier passage à Nice des concurrents, sur le coup de midi, avant d'entamer la longue côte du col de Nice, qui conduit à l'Escarène.

bougre, qui pilotait une rapide voiture, fait signe aux « nervis » de l... le camp. Les autres de rire et de continuer. D'autant plus qu'ils étaient en grande conversation avec Leducq et que les coureurs ne leur envoyaient pas d'œufs par la figure, comme ils le font volontiers pour ceux qui les ennuiant.

« Mon avocat s'approche, klaxonne, hurle, menace. Mes six gars, aux poings comme des enclumes, ne font que se tordre. Alors l'autre, dans un coup de folie, lance son Hotchkiss à fond, double la Renault, et se rabat de telle manière que nos Marseillais doivent embarder dur sur la droite. Heureusement, le peloton les avait dépassés :

« Dans toute la Crau, d'Aix à Salon, il n'y a qu'un arbre, un cyprès ! La bagnole ne le rate pas ; elle va s'emboutir dedans : avant comme un accordéon, direction faussée, etc.

« Pendant ce temps, le zèbre, enchanté de sa plaisanterie, filait plein gaz.

« C'est mal connaître les « collègues » marseillais que de s'imaginer que l'affaire allait en rester là ! Abandonnant leur voiture mal en point, ils gagnèrent la prochaine gare, prirent le « frère » qui fume.

« L'arrivée de l'étape eut lieu à Marseille, sur le vélodrome. Il y avait un jour de repos, puis Marseille-Toulon, et, le lendemain, Toulon-Nice.

« Comme Henri Desgrange, après avoir pris son bain, écrivait un article, il reçut la visite des six accidentés, qui lui tinrent ce langage.

« — Vous avez, dans votre caravane, de beaux « salopiaux ». Il y en a un qui nous a mis dans un arbre, volontairement ! Ça fait huit cent francs de réparations, sans compter le préjudice moral et les frais de train !

« — De quel préjudice moral parlez-vous ?

« — Eh bé ! Nous n'avons pas pu entrer à Marseille, dans notre ville, comme tous les ans, au milieu de vos « bagnoles » !

« Notre prestige a beaucoup perdu. On s' imagine que vous nous avez « virés », que l'on ne veut plus de nous ! En outre, nous tenons à tirer les oreilles à ce monsieur. Demain, au départ, nous serons là avec notre camion six tonnes !

« Ils ne bliffaient pas. A Marseille, entre gars du milieu, on se « cautérise » souvent pour acheter un camion. Le camion travaille sur les quais, et rapporte à la « société » de gentils dividendes : de quoi



En plein col de Braus, près du sommet, un des concurrents a réussi à lâcher ses adversaires. Remarquez, derrière lui, la longue file des autos suiveuses.

payer les apéritifs de chaque jour ! Et nos hommes avaient un Saurer plus solide qu'un rhinocéros !

« — Pourquoi amenez-vous votre véhicule ? demanda Desgrange inquiet.

« — Nous suivrons l'étape avec ! Et si quelqu'un doit aller dans le fossé, je vous jure, cette fois-ci, que ce ne sera pas nous !

« Le directeur de la course essaya de les dissuader, de les calmer. Peine perdue ! Alors, il fit dire à l'avocat imprudent de gagner Toulon sans tambour ni trompette.

« — Quand « ils » ne le verront plus dans le cortège, pensait-il, « ils » feront demi-tour.

« C'était mal connaître, une fois de plus, les « hommes » de chez nous ! Ils seraient allés au bout du monde !

« Le Havrais, intimidé, se fit réveiller à deux heures du matin ; sans rien dire, il

le Sport

gagna Toulon dans la nuit noire. « Au départ, à l'aube, le six-tonnes était là, avec sept gars dedans. Je dis sept, parce que j'y étais, moi ! on m'avait embauché en surnombre !

« Quand notre chef, ayant passé la revue des voitures suiveuses, s'aperçut que la Hotchkiss n'était plus là, il entra dans une violente colère.

« — Où est-il passé, ce brigand, cet assassin, ce bandit ? Où se cache-t-il ?

« Personne ne put le renseigner. A vrai dire, sauf Desgrange, nul ne savait où était passé l'homme. On supposait, même, que, par crainte de représailles, il avait regagné son « bled » par la route !

« — Tant pis ! fit le Bouterie gangster. J'ai juré qu'on le retrouverait : on le retrouvera ! Nous suivrons l'étape !

« Le départ fut donné. Cent vingt kilomètres en tout : vous vous rendez compte si ça allait vite ! On « faisait vinaigre » pour suivre le train, avec notre mastodonte ! Moi, secoué comme un prunier,

pas, nous... guère moyen de se dégonfler !

« Quand on vit, dans la cohue terrorisée



A la sortie d'Aix-en-Provence, en pleine lumière, une échappée de cinq hommes sur la route poussiéreuse. Derrière le peloton chasse...

voyant aborder à soixante à l'heure les lacets de la côte du camp, je vous jure que je me faisais petit ! Au milieu du chahut assourdissant des klaxons, dans une poussière terrible, parmi une foule qu'on rasait de nos garde-boue, la plus inouïe des courses à la mort !

« Les autos officielles, devant notre tank, se sauvaient comme une volée de moineaux ; elles sentaient bien que le moindre accrochage serait fatal ! Ah, pour une belle pagaille, c'était une belle pagaille ! Et le père Desgrange était couleur de coing mûr, au fond de sa conduite intérieure !

« Au bout d'une heure, nous avions tout du négre blanc. Le soleil tapait dur ; une soif épouvantable ; je vous affirme qu'on en avait « marre » ! Mais le chef, cramponné à son idée fixe, n'aurait pas lâché pour un boulet de canon ! Alors, n'est-ce



Le long de la côte, près de Saint-Agnes, au bord de la Méditerranée bleue, ce n'est plus une course, mais le défilé d'une caravane.

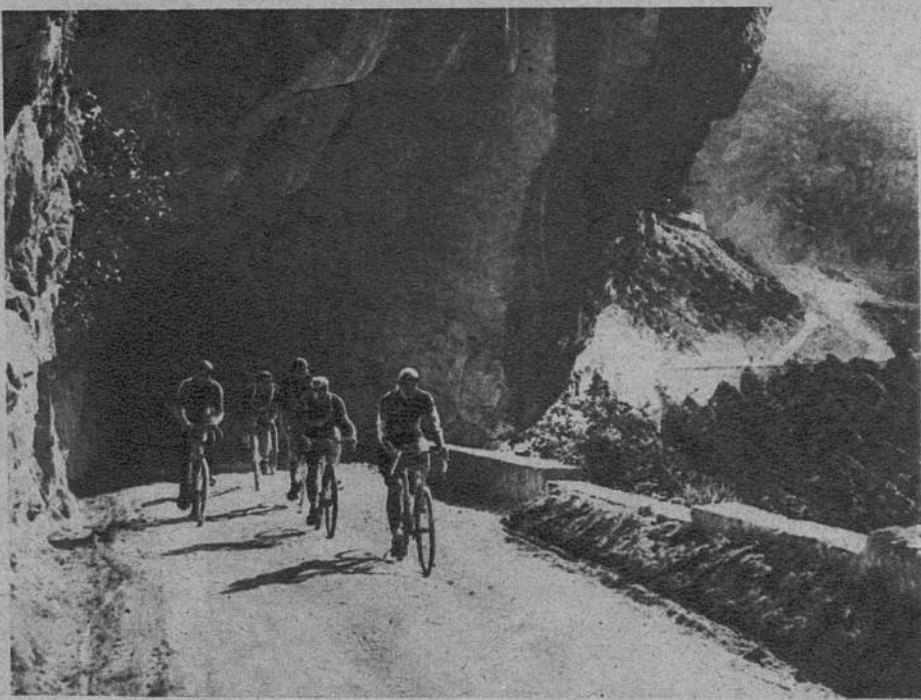
(notre chauffeur, par-dessus le marché, avait un petit coup de piccolo dans le gosier ; il menait son six-tonnes comme



L'escalade d'un col des Alpes. Notre photo donne une idée saisissante de la dureté de la côte, du mauvais état de la route et de l'effort qu'exigent des routiers ces quinze à dix-huit kilomètres de rampe. (Ph. Meurisse.)



Une situation embarrassante. Ces peu sportives vaches blanches vont-elles retarder dans leur descente « à lombeau ouvert » les hommes têtes, qui fuient vers l'étape ? (Ph. Meurisse.)



Dans les Scafarels, la route est creusée en plein roc et domine d'un important à-pic le torrent. Pittoresque paysage... mais les coureurs ne s'en soucient guère. (Ph. Meurisse.)

une Bugatti !), que nous allions jusqu'au bout, une des voitures de tête, discrètement, par les gorges d'Ollioules, gagna Toulon.

« Notre « assassin », paraît-il, le long des anciens remparts, où se jugeait l'arrivée, — magnifiques tribunes naturelles ! — plastronnait devant vingt mille personnes, avec Escartefigue et Giacomoni ! On lui dit quelques mots à l'oreille ; il devint blême et disparut !

celui que nous poursuivions avec une ténacité rageuse. Personne !

« Brûlés de soleil, un mal aux reins à en crever, nous étions dégoûtés et las. Il fallut plusieurs « pastis » pour nous remettre !

« Le chef, sur ce, tint conseil. Il apprit que l'individu traqué avait été vu dans la ville des cols bleus, mais qu'il s'était soudain éclipsé de façon mystérieuse... Qu'allions-nous faire ? Abandonner la lutte ? Pourchasser encore l'insaisissable ?

Deux factions s'étaient créées ; deux thèses s'affrontaient. Finalement, pour l'honneur des « nervis » marseillais, on décida de poursuivre jusqu'au bout la vengeance ! Mais d'en user plus habilement.

« On gara le six-tonnes, par trop encombrant : on loua — un copain ! — une voiture de grande remise. Et...

« Le lendemain, au départ de la course, Henri Desgrange, avec une satisfaction non dissimulée, constata que les « gangsters » n'étaient plus là.

« Démoralisés par deux successifs échecs, attendus aux bords de la Canebière par leurs « régulières » éplorées, ils avaient sans doute rejoint leur base, renoncé à la « vingine ».

« A Saint-Raphaël (où il attendait dans l'ombre d'une ruelle), une voiture du cortège vint annoncer la bonne nouvelle à l'avocat. Du coup, la Hotchkiss reprit place dans la colonne, déclencha l'échappement libre. Et parmi l'enthousiasme, la gaieté, l'auréole d'une nature florissante, côtoyant la mer et les caps rouges, le défilé glorieux continua.

« Les concurrents ne faisaient que traverser Nice, où ils arrivaient sur le coup de midi. De là, ils s'élançaient à



Au col d'Allos, un pont de bois est jeté sur le torrent. Déjà le groupe de tête a lâché le reste du peloton. La pente est rude. Les athlètes se courbent sur leur guidon. (Ph. Meurisse.)

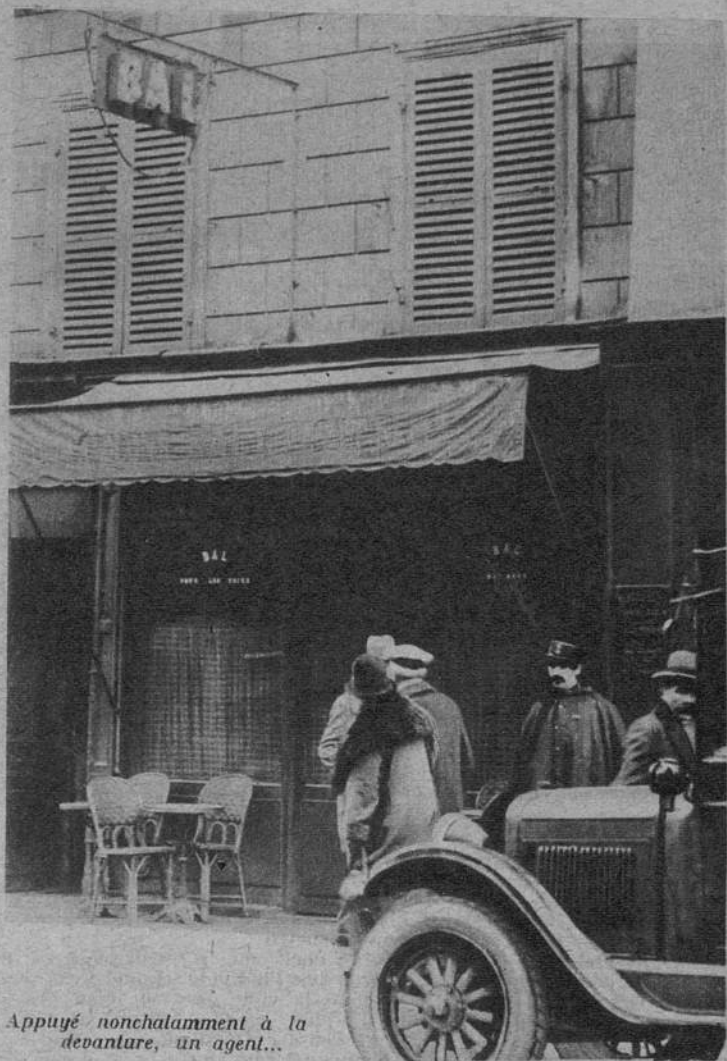
« On sut plus tard qu'il avait remis sa « chignole » dans un garage de la Valette, en banlieue, et s'était terré tout le jour, sous un faux nom, dans un hôtel inconnu.

« Nous arrivâmes. Antonin Magne gagna au sprint. Après l'avoir applaudi comme il convenait, nous cherchâmes partout

l'assaut de l'Escarène, de Braus, de la Turbie, pour redescendre sur Nice.

« Place Masséna, la voiture d'un journaliste parisien, sportif pratiquant, fut arrêtée par une crevasse inopportune.

« Avec dix minutes de retard sur le groupe (Suite page 14.) ANDRÉ CHARLES



Appuyé nonchalamment à la devanture, un agent...

11

Au bal musette.

— Tiens, me dit Tatave, en quittant le magasin de T. S. F., la musique m'a donné des idées folichonnes. Si nous allions faire un petit tour au bal musette. C'est à deux pas d'ici, en redescendant vers la porte Saint-Martin. Ça me permettra d'en « suer une petite », voilà longtemps que ça ne m'est arrivé, et, quant à toi, tu pourras, tout à ton aise, faire connaissance avec des êtres étranges, contempler en libéré une faune vraiment exceptionnelle.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Tatave, m'empoignant par un bras, me fit traverser la chaussée. Cent mètres de marche, et nous arrivions devant un bar, comme sont tous les bars du faubourg.

La seule chose qui différencie celui-ci était l'enseigne. Au lieu de porter d'alléchantes invitations : « Au Roi de la Bière ! — Mon Café Crème ! — etc. », trois lettres de feu se détachaient de la façade : B A L, s'allumant et s'éteignant suivant le bon vouloir d'un appareil électrique.

Appuyé nonchalamment à la devanture, un agent, le capuchon sur l'épaule, semblait assoupi. Véritable bloc immobile, on aurait juré qu'il avait, comme dans les écritures saintes, été transformé en statue de sel pour s'être retourné et avoir voulu voir ce qui se passait dans l'établissement.

À l'intérieur, c'est toujours un bar comme des autres, comptoir à gauche, appareils distributeurs de jetons. La caissière, une grosse femme brune, la face bouffie, la peau lavagée par les fards, les yeux trop noirs, les joues trop rouges, les dents irrégulières, la bouche se contractant, comme douloureusement, à chaque parole, un bar comme les autres, quoi !

Mais derrière cette entrée, c'est le bal. Sous des guirlandes de lampes électriques multicolores, sur une petite estrade, trois musiciens ont pris place : le premier manie avec adresse un accordéon monumental, duquel il extrait des sons plaintifs, des appels déchirants ; le second manipule un banjo à la peau trop tendue, et vous horripile avec son ustensile mal accordé, agaçant comme une crécelle. Le troisième, lui, est particulièrement bruyant, il tient un jazz fort bien compris et ponctue de roulements de tambour, de grands coups de grosse caisse, de petites fantaisies sur son triangle ou avec des grelots, les virtuosités acrobatiques de ses collègues.

En entrant dans le débit, on respirait encore, difficilement certes, mais enfin les poumons trouvaient l'air suffisant pour leur alimentation. Mais une fois franchie la zone de démarcation séparant le bar du bal, j'eus l'impression d'entrer dans une étuve.

Une fumée épaisse, malgré les ventilateurs, voilait les lampes électriques. Une odeur écœurante de fard chauffé, de parfums bon marché, de femmes en sueur, de tabacs anglais ou levants vous prenait à la gorge, vous intoxiquait lentement, provoquant des nausées. Il fallait avoir l'estomac solidement accroché pour pouvoir demeurer quelques instants dans cet antre.

— Je te présente mon ami Dominique le Grêlé, me dit, très régence, mon camarade Ta-

m'a dit qu'elle avait un béguin fou pour la pomme. Alors si ça te dit ? Je pris rendez-vous avec la belle enfant pour le lendemain dans l'après-midi, prétextant un travail urgent à finir dans la matinée pour expliquer mon refus de passer la nuit dans le quartier, et avec la

« Ça ne t'intéresse pas. Tu n'as pas l'habitude de te coucher tard, je vois tes yeux qui papillonnent. »

— C'est surtout la fumée !

— Ne te défends pas ! On va se barrer puis-que aucune de ces dames ne t'intéresse, laissons-les à leurs occupations. Tu as eu tort de né-



Quand l'accordéon lança ses cris déchirants, ils entrèrent au milieu de la piste.

tave en me faisant connaître un petit homme

ferme intention de ne pas aller au rendez-vous fixé.

— Fais ce que tu veux, me dit Tatave. Moi je m'en moque, mais tu ferais peut-être



— Tu as tapé dans l'œil à Estelle.

rasé à la face toute pleine de trous — tristes ravages de la petite vérole — qui, assis devant un guéridon, dégustait lentement, avec délices, une menthe verte.

« C'est malheureux d'être ainsi défiguré. J'ai vu des photos de lui quand il était jeune, c'était un beau gars. Et c'est un as, c'est un petit mec à la redresse, me glissa ensuite confidentiellement Tatave dès que le présumé Dominique eut tourné les talons. Il y a pas longtemps, il a failli être bigorné, boulevard des Filles-du-Calvaire. Un zèbre embusqué dans un coin de porte tira sur lui trois coups de revolver. Les agents accoururent, Dominique ne dit rien. »

« — Je ne sais pas qui ! Il s'est enfui par là, dit-il en indiquant une direction opposée. »

« Mais quand il sortit de l'hôpital, Dominique le Grêlé retrouva son homme et, loyalement, il l'accrocha une nuit. »

« — Tu me reconnais ! Tu me vois bien en face. Je ne me cache pas dans les encoignures de porte, moi ! »

« Et une balle atteignait le lâche en pleine poitrine. »

« Je te laisse quelques minutes, ajouta Tatave. Il faut que je fasse cette java avec la même Estelle... »

Il empoigna une petite blonde qui passait, et quand l'accordéon lança ses cris déchirants, ils entrèrent au centre de la piste, au milieu de la cohue, étroitement enlacés, tête contre tête. A chaque passage, le couple m'adressait un petit coup d'œil narquois.

Quand la danse fut terminée, Tatave et Estelle vinrent prendre place à mes côtés, devant une étroite table de marbre, dans un coin de la salle.

— Tu as tapé dans l'œil à Estelle. Elle

bien d'y aller. La poule est gentille et tu ne perdras pas ton temps...

Comme j'esquissais un geste de dénégation :

« Pas pour la gaudriole, évidemment, mais fais-lui raconter son existence, ça vaudra largement ton déplacement, tu verras comment on travaille dans le milieu et ce qui fait notre force. »

« Maintenant, ici, je crois que nous n'avons plus rien à faire. Habituellement, on y rencontre les plus beaux spécimens mâles et femelles. Ce soir, il n'y a presque personne. Le mieux est d'aller nous coucher. »

« C'est dans ce bal que tous les jours, l'après-midi et une partie de la nuit, toutes les poules du quartier et celles qui viennent aux engagements, ou redescendent dans le coin pour se distraire, viennent guincher. Au son de l'accordéon, du banjo et du jazz, on se trémousse dans les bras d'un costaud, on traite des affaires en attendant les « michés ». Entre deux tours de boulevard, on vient se rafraîchir, se réchauffer un peu. »

« Tiens, voilà Deposito, dit brusquement Tatave le Tatoué, en apercevant un grand gaillard qui entraînait au bras d'une fille, une petite boulotte à la face rougeaude. »

Et, à voix basse, mon ami me glissa à l'oreille :

« Deposito, c'est un laveur de titres. Il fourgue toutes les valeurs que lui filent les monte-en-l'air. Il n'a pas son pareil pour épulcher les journaux publiant les oppositions dont sont frappés les faillits. Il achète très peu, il vend beaucoup et très cher. Il fait des avances aussi... si des fois tu avais besoin de fric, faut pas te gêner, dis-le, il est plus régulier que ma tante. »

Comme je m'approchais d'elle, elle me tendit la main.

glier la même Estelle, enfin ne loupe pas son rancart pour demain. A côté du bal, dans le petit bar, près du cinéma. J'irai vous rejoindre si ça ne te dérange pas.

— Oh ! pas le moins du monde, au contraire !

— Alors j'y serai vers seize heures !

Comme nous allions sortir, une discussion éclata auprès de nous. Un petit bonhomme à la face glabre, à la peau noire, secouait vigoureusement par le bras une grande gaillarde dont les yeux trahissaient la peur profonde.

Fau Saint

— Allé-
cante, le
La fen-
voulait
d'acier
l'homme.
La fem-
qu'il fall-
— C'es-
sortant,
conduire
ment tap-
« T'as
restait la
l'argent.

Le len-
entrée d-
tions dor-
bovait en-
Estelle
Comme
elle me
gement
— Com-
« C'est
avez fait

habitude
paphi-
er puis-
aissons-
de né-

— Allez, dehors, au boulot, hurlait, la face grimacante, le petit homme.
La femme, suppliante, voulait rester au chaud, voulait danser encore avec une copine. Une lame d'acier brilla aussitôt, dépassant le poing fermé de l'homme.

La femme n'insista pas. Elle avait compris le langage qu'il fallait lui tenir. Elle partit.
— C'est terrible tout de même, me dit Tatave en sortant, il y a des rombières qui sont douces, faciles à conduire et d'autres sur lesquelles il faut constamment taper à bras raccourcis.

— T'as vu la grosse feignante. Sans la trique, elle restait là à roupiller. Est-ce possible de perdre de l'argent aussi bêtement?

Estelle.

Le lendemain, à l'heure convenue, je faisais mon entrée dans un petit bar, voisin d'un cinéma-attractions dont l'enseigne flamboyait en lettres de feu.

Estelle m'attendait déjà.
Comme je m'approchais d'elle, elle me tendit la main négligemment, avec nonchalance.

— Comment va?
— C'est pas chic ce que vous avez fait hier soir. J'étais libre,

bouche, aux lèvres bien dessinées par un crayon raisin pas trop gras, s'agitait sans trêve. Son manteau entr'ouvert laissait apparaître une blouse de soie blanche sous laquelle se dissimulait une poitrine menue, mais ferme, et se dessinaient des hanches nerveuses. Sous la jupe bleu marine, on devinait des jambes parfaites, bien modelées, au genou arrondi et aux cuisses musclées. Quant aux mollets, tous les consommateurs du bar pouvaient se rendre compte qu'ils étaient parfaits.

C'était une véritable créature d'amour. Une de ces femmes qui sont mises au monde pour être aimées, pour créer du bonheur, de la souffrance, de la douleur, la mort autour d'elles.

— Je suis entièrement libre, dit Estelle. J'ai un homme, mais il n'a aucun droit sur

sensationnelles, tu en seras pour tes frais.

« Tu veux savoir ce qui m'est arrivé. Comment et pourquoi je me suis mariée dans le milieu. C'est simple comme bonjour, mon poteau.

« J'étais arpète, une modeste arpète, dans une maison de couture de la rue de la Paix. Et c'est l'histoire banale, on est entourée de luxe et on ne gagne pas grand-chose, juste de quoi ne pas crever de faim, alors on cherche des compensations à l'extérieur... J'avais quinze ans quand je fis pour la première fois connaissance avec l'amour rétribué. C'était un vieux rentier qui m'emmena chez lui, dans un bel appartement à la Muette. Il voulait que je revienne une fois ou deux, je ne voulus plus remettre les pieds chez lui.

« Quelques années passèrent. Je connus d'autres vieux, j'eus des amants plus

et corrigeai d'importance cette bête mal-faisante.

« Mais pendant la bagarre, mon Argentin, craignant d'avoir des ennuis, avait mis les bouts. Il s'était éclipsé sans tambour ni trompette, et j'avais perdu ma soirée.

« C'était la première fois que le « milieu » manifestait sa puissance. Ce ne devait pas être la dernière.

« Quelques jours plus tard, place Blanche, dans un bistrot, où je prenais un godet, un homme s'approcha de moi et me dit : — Tu n'as pas d'homme. Tu me bottes, si ça te chante, sois ma gosse!

« Dégoutée, je partis. L'individu me suivit quelques mètres en menaçant : — Si dans deux jours tu es toujours seule, je te donne aux bourgeois.

« Je n'étais pas encore inscrite sur les registres de la préfecture de police et ne tenais nullement à y être.

« Quatre jours après, j'étais prise et conduite au Dépôt, arrêtée pour prostitution clandestine. J'avais été « donnée » par un homme du milieu.

« Une fois en possession du carton qui m'accordait l'autorisation administrative de vendre mes faveurs dans des conditions prévues, je me crus tranquille.

« L'homme qui m'avait menacée dans le débit de la place Blanche me retrouva une nuit faubourg Montmartre.

« — Toujours pas d'homme?

« — Non!

« — Alors voilà, à titre de dernier avertissement :

« Et d'une main sûre il me larda une cuisse de plusieurs coups de couteau.

« Quand je sortis de l'hôpital, après mûre réflexion, je suis venue ici trouver Gaston le Placeur qui m'a mise en rapport avec ton ami Tatave le Tatoué. Depuis, il est mon homme, mais nous n'avons jamais, jamais, tu entends, jamais...

« Mon histoire ne s'arrête pas là. Le lendemain de ma visite à Gaston, place Clichy, je me retrouve nez à nez avec l'individu qui m'avait piquée avec sa lame.

« Sans que je dise un mot, il s'avança vers moi la main tendue.

« — Maintenant, tu peux bouillonner comme tu voudras, tu es parfaitement en règle. Tu as un homme, c'est correct, tant que tu seras régulière, tu seras sous notre garde.

« Jamais je n'ai eu d'histoires. Tatave est on ne peut plus gentil avec moi. Jamais de discussions, j'aurais pu trouver plus mal. Je ne l'aime pas, mais qu'est-ce que ça fait. Tiens, mon vieux — Estelle s'ap-
privoisait — quand on parle du loup on en voit la queue. Voilà justement Tatave qui s'amène.

Le doyen des placeurs.

Effectivement, la porte venait de s'ouvrir et mon camarade faisait son entrée dans le bar. Mais il n'était pas seul, un petit homme maigriot, les traits émaciés, le visage glabre, venait d'entrer avec lui. D'une cinquantaine d'années, le nouvel arrivant, quand il se fut débarrassé de son chapeau et de son pardessus, tout vêtu de noir, pouvait être pris pour un garçon de café, un garçon de l'établissement.

Tatave serra la main d'Estelle, m'adressa un regard complice en me décochant un : « Alors, ça va, les amoureux? » que ne releva pas ma blonde compagne et me présenta l'homme en compagnie duquel il venait d'entrer.

— Mon ami Gaston! Gaston le Placeur, le doyen des placeurs. Voilà plus de trente ans qu'il exerce et il n'a pas encore reçu la médaille du travail. Il y a vraiment trop d'injustices dans la République!

— Pas de politique, dit posément Gaston! Ce que vient de vous dire Tatave est rigoureusement exact. Voilà plus de trente ans que je suis placeur, et je n'en suis pas plus riche pour cela, l'argent ne tient pas dans ma poche, il me brûle les mains. Je n'ai jamais pu garder quatre sous. Mais



— A l'hôpital, prononça-t-il d'une voix étranglée.

nous aurions passé le béguin. Vous n'aviez rien à craindre, j'ai le droit de faire ce que je veux, je suis libre comme l'air.
La petite n'osait pas me tutoyer. J'étais pour elle quelqu'un de supérieur, avec qui il fallait avoir des égards. Sa petite

moi. J'ai un homme, c'est obligatoire dans le milieu, je le paie, mais c'est tout. Pour ce qui est de l'amour, il n'y a rien à faire.

— Oui, je sais, Tatave m'a raconté.

— Ah! Tatave t'a mis au courant!

Estelle me tutoyait maintenant. Dans le fond, c'était logique, puisque Tatave m'avait mis au courant, j'étais presque de leur monde, et je ne méritais probablement plus toute sa considération.

— Pas positivement!

— Oh! il aurait pu te raconter mes aventures. Elles n'ont rien d'extraordinaire! Si tu t'attends à entendre des révélations

jeunes, je connus des amours ardentes et passionnées, les jours de bonheur et les soirs de détresse. Enfin, dans mon malheur, j'eus toujours la chance de trouver le louis qui me manquait pour acheter une paire de bas de soie, le bibi qui me narguait à l'étalage d'une modiste, ou simplement de quoi payer ma chambre et casser la croûte.

« Enfin quoi, je me débrouillais, je faisais ma petite clandestine, racolant un client, de temps à autre, sans attirer l'attention.

« Les affaires allaient assez bien, et je n'avais pas à me plaindre, lorsqu'un jour, à Montparnasse, il m'arriva une aventure désagréable. J'étais en compagnie d'un riche Argentin avec lequel je devais finir la nuit et nous prenions un digestif à la terrasse d'une brasserie avant de gagner notre hôtel.

« A une table voisine, quelques femmes, habituées de l'endroit, paraissaient rire en me dévisageant. L'une d'elles prononça même quelques injures à mon adresse. Je ne répondis pas au défi, et nous nous levâmes, mon ami et moi, lorsqu'une de nos voisines s'approcha de nous et jeta négligemment en passant :

« Je ne comprends pas qu'on sorte avec des femmes malades!

Quelques jours plus tard, dans un bistrot où je prenais un godet.

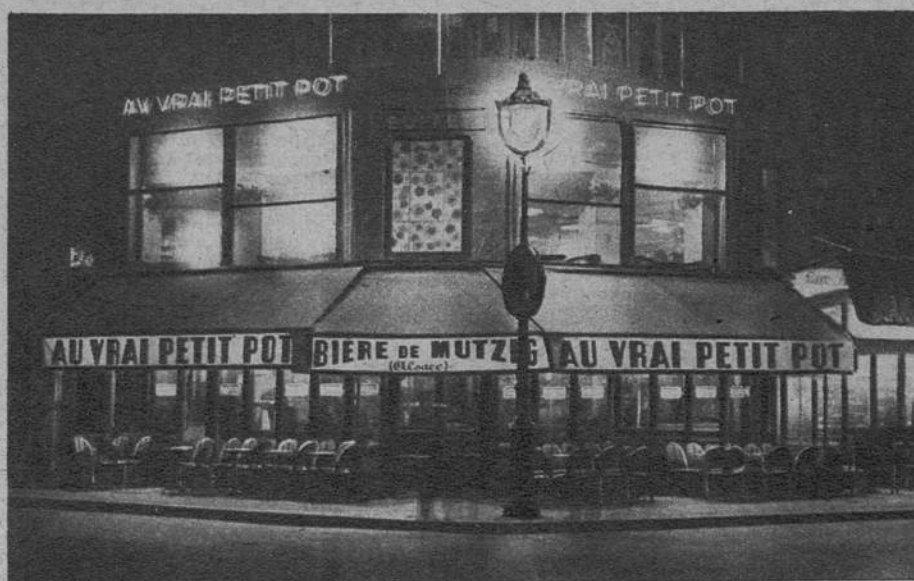


— C'est pas la grosse Martha qui attend dans le coin ?

« Malade? Mon petit! Malade! J'étais aussi saine qu'une jeune pucelle. Mon sang ne fit qu'un tour. Je bondis sous l'injure

excusez-moi, j'ai du travail en retard. J'ai quelques lettres à écrire et rendez-vous avec quelques clients et clientes.

Faubourg MONTMARTIN



C'est le Faubourg Saint-Martin !

Le doyen des placeurs disparut dans l'arrière-boutique.

— Ce bonhomme-là, me dit Tatave, a gagné des millions, je dis bien des millions, et je n'exagère pas. Dans son existence, il a placé plus de dix mille femmes. Te représentes-tu ce que cela exige d'efforts, peut causer d'ennuis de toutes sortes. Et il en place des petits femmes non seulement dans les « bobinards » de Paname, mais aussi dans toute la province. Pour l'étranger, c'est du « kif », et il n'a pas son pareil pour vous procurer une situation de tout repos à Buenos-Ayres. Mais chez lui, c'est régulier, il n'y a pas de faux poids, pas de truquages. Il ravitaillait en viande fraîche ceux qui nous réexpédiaient de la frigo. Chacun son genre.

— Quand une femme est dans l'embarras, elle vient le trouver...

— C'est ce que j'ai fait, interrompit Estelle.

— Et tu n'as pas eu à t'en plaindre ?

— Je ne me plains jamais.

— Quelle tête de cochon, hurla Tatave en esquissant un geste menaçant.

Estelle se contenta de sourire, découvrant des dents superbes d'une blancheur remarquable.

— Oui enfin, Gaston, c'est le gars sérieux qui boulotte dur et donne satisfaction à sa clientèle. Tiens tu vois l'homme et la femme qui sont là sur la banquette. Ce sont des tôleurs de Périgueux. Ils viennent au ravitaillement. Demain ou après demain, il y aura un départ pour la Dordogne.

— Mais dis donc, Tatave, interrompit Estelle, c'est pas la grosse Martha qui attend dans le coin ?

— Mais si c'est elle ! Elle cherche de l'embauche. Ça m'étonnerait fort que Gaston lui donne du boulot. Il n'aime pas ce genre-là.

— Quel genre ? demandai-je timidement ?

— C'est une entôleuse !

Martha, Princesse et Entôleuse.

— Etre d'une vieille noblesse rigoureusement authentique, avoir fréquenté dans une cour impériale et faire le trottoir boulevard Saint-Martin... C'est triste, dit Tatave, songeur.

— Mais faire le tapin par vice, c'est encore plus triste ! se laisser traiter comme la dernière des dernières par le premier venu, quelles délices pour une femme du monde qui a connu toutes les joies de la vie et qui maintenant se pâme de bonheur en se roulant aux pieds des souteneurs, mendie les coups et les caresses brutales d'un gars du milieu, se vend pour un louis-papier et entôle ses clients.

— C'est sa plus grande joie : Voler ! Enlever délicatement de la poche de son amant de rencontre le portefeuille bien garni, subtiliser adroitement ce qu'il contient et remettre l'objet en place avant que son propriétaire ne s'aperçoive de l'opération.

— Martha l'entôleuse était venue en France après le cataclysme mondial qui bouleversa les situations les plus solides et transforma la face de l'univers. Elle vivait paisiblement et aisément avec son mari et ses enfants, dans un pavillon près du Bois.

— Puis un jour, poussée par on ne sait quel démon, la chair ténaille par le désir, elle éprouva l'impérieux besoin de se donner au premier homme qu'elle rencontrerait : ce fut son valet de chambre, à qui elle déroba une montre en métal oxydé, une montre vulgaire, une montre de vingt francs dans n'importe quel bazar.

— Quelques semaines plus tard, le chauffeur à qui elle venait d'accorder généreusement ses faveurs constatait la disparition d'une centaine de francs, qui se trouvaient dans la poche intérieure de son veston.

— Un soir, elle ne revint pas. On la rencontra boulevard de Sébastopol. Elle avait franchi le Rubicon.

— Depuis près de huit ans, elle opère régulièrement dans tous les quartiers de

Paris. Elle joue les pierreuse, fait les Halles, les « Sidis » du boulevard de la Chapelle, cherche les orgies crapuleuses, ne se plaît que dans la basse prostitution.

— Et elle gagne de l'argent et elle entôle ses clients !

— Que fait-elle de son argent ?

— Personne n'en a jamais rien su, même son homme. Un ami à moi auquel elle accorde une rétribution normale, une participation intéressante sur les bénéfices, mais le reste disparaît, et jamais, malgré les menaces, les coups, on n'a jamais pu savoir ce qu'elle en faisait. L'argent n'a pas d'odeur, dit-on, il est difficile d'en découvrir la provenance.

— Je me suis laissé dire que Martha envoyait son « péze » à des compatriotes, qu'elle subvenait à quantité de bonnes œuvres pour les réfugiés de son pays, mais tout ça c'est du boniment. On ne peut pas vérifier, savoir si c'est du chiqué. Alors ? Pas, mon vieux, le mieux est de laisser les choses telles qu'elles sont.

— Personne n'est lésé ! Alors ne gémissons pas. La vie est belle quand même !

— Et puis c'est une si bonne travailleuse. Rien ne la rebute, au contraire, je te le répète, elle prend plaisir à rechercher les ordures pour s'y vautrer. C'est un rude tempérament et un esprit bizarre, compliqué, un cerveau étrange que personne n'a jamais pu comprendre.

— Il n'y a pas de raisons de s'inquiéter. Toujours est-il que, de fil en aiguille, la grosse Martha a fait son petit bonhomme de chemin. Petit à petit, elle s'est acclimatée et elle connaît le métier sur le bout des ongles, si l'on peut dire.

— Maintenant, pour ce qui est d'entôler, il n'y a pas une copine qui pourrait lui en remonter. Il est vrai que c'est un truc que nous ne gobons pas excessivement. On risque beaucoup, pour généralement peu de profits, et on doit exercer son métier correctement, n'est-ce pas ton avis ?

— Évidemment !

— Moi j'ai jamais fauché un michet, glissa sentencieusement Estelle.

— N'empêche qu'il y a des jours où tu te mords les poignets, tu bous de colère en serrant la ceinture d'un cran, parce que tu as paumé à la belotte ou que ta garce est passée au travers et tu te dis : « C'est malheureux tout de même, le frère qu'elle a fait hier avait pas mal de gros billets dans ses poches, on aurait peut-être pu lui en souffler un ou deux. C'est si rare qu'une poule soit faite après un entôlage... »

— Ça te donne mal au cœur... Tiens, l'autre jour, Martha lève un gros marchand de bestiaux qui venait de vendre ses bêtes à la Villette. Il attendait son train et avait une heure à perdre. Il la perdait agréablement, mais elle lui coûtait cher, quatre-vingt-cinq billets de mille disparaurent de sa poche.

— Il ne faisait pas beau, le frère, quand il la fit arrêter et conduire chez le quart d'œil. Il était écarlate et guetté par la congestion. La Martha, souriante, se laissa fouiller complaisamment. Rien dans les mains, rien dans les poches, rien dans les bas, rien nulle part, les fafiots étaient déjà planqués. Une petite cachette sûre où elle pourra les reprendre quand elle sera relâchée, ce qui ne saurait tarder.

— Pour se laisser faucher ainsi, il faut être réellement poire, dit Estelle, en guise de conclusion.

La précaution malencontreuse.

— Poire, c'est peut-être pas très exact, on a beau s'entourer de garanties, prendre le plus de précautions possibles, on tombe parfois, malgré tout, sur un bec.

— Tu te souviens de l'affaire du grand Gaston, c'est pas si vieux, ça c'est passé l'an dernier, à la fin du mois d'août, demanda Tatave en s'adressant à Estelle.

— Puis, se tournant vers moi :

— Mon vieux, on est quelquefois perdu par l'excès des précautions. Une nuit au clair de lune, Marie la Poisse — encore une qui méritait bien son nom — filait le parfait amour avec un de ses amis, un chauffeur de taxi qui maraudait dans le quartier. Sa ballade sentimentale fut

interrompue, au coin de la rue du Château d'Eau, par un client qui, plié en deux, vomissait lesang à pleine bouche. Il venait d'être blessé d'un coup de couteau à la poitrine.

— A l'hôpital, prononça-t-il d'une voix étranglée. J'ai mon compte. J'en ai pris un coup dans la caisse !

— Refrain classique : Je ne sais rien. Je ne connais pas celui qui m'a frappé !

— Mais la vieille mère du blessé, la mère de Dédé, un gosse de dix-huit ans, connaît les mauvaises fréquentations de son fils et elle parle. Elle parle d'une nommée Lily qui est la maîtresse de son fils.

— Et la bonne vieille ajoute que, le soir du drame, cette Lily a téléphoné à son enfant de venir la rejoindre dans un bar du faubourg. Il s'est rendu à ce rendez-vous, véritable guet-apens.

— Et la police, pour une fois, avait des renseignements qu'elle put utiliser. Elle retrouva la Lily en question, une poule qui opère à Belleville, et l'on apprit également que le beau Gaston, son amant, qui était en « crosses » avec le Dédé, venait de quitter Paris assez précipitamment, pour une destination inconnue.

— Interrogée, la Lily tint bon. Elle ne savait pas où était parti son homme. Une perquisition opérée chez elle ne donna pas plus de résultats. On laissa la fille tranquille et l'enquête se poursuivit cahin-caha.

— Mais un des inspecteurs chargés des recherches surveillait de près la même au beau Gaston, il l'interpella, un après-midi, alors qu'elle sortait du bureau de poste du boulevard de Strasbourg. Il n'avait pas été assez prompt, la fille, en une bouchée, avait avalé la lettre qu'elle venait de retirer au guichet de la poste restante.

— Ce n'était que partie remise, car comme il allait quitter Lily, la fourrure de celle-ci glissa de ses épaules. Le policier, galant, se pencha pour ramasser le renard. Un bruissement suspect attira son attention, il palpa attentivement la doublure de la fourrure.

— La femme, imperturbablement, suivait son manège. D'un coup de canif, l'inspecteur fit sauter un coin de la doublure et découvrit un morceau de papier, sur lequel grossièrement une main avait tracé ces lignes : « Valentin Sivestini, bar de l'Avenir, rue Beauveau, à Marseille. »

— C'était le faux nom sous lequel le beau Gaston dissimulait sa personne et l'adresse à laquelle il s'était réfugié.

— Le lendemain, il était arrêté et ramené à Paris. Il avait fallu trois mois pour découvrir sa retraite et, sans la malencontreuse précaution de la même Lily, son homme n'aurait peut-être jamais été coffré.

— Mais dis donc, c'est pas tout ça, me dit brutalement Tatave, c'est qu'il commence à se faire tard, et ce soir je ne pourrai pas te tenir compagnie plus longtemps. J'ai un rancart urgent et je vais te laisser en compagnie de la belle Estelle.

Je déclinai l'offre, prétextant également des affaires urgentes à régler, et je quittai Tatave qui avec une larme de regret me glissa à l'oreille :

— Les quelques histoires que je t'ai racontées, les endroits que tu as visités, les copains que je t'ai présentés, tout ça c'est le milieu, le vrai milieu, c'est le faubourg Saint-Martin.

— Mais il y a encore mille choses que tu n'as pas vues ou dont je ne puis te parler. Oubien encore des choses dont les journaux nous rabâchent les oreilles depuis longtemps, les trafiquants de stupéfiants : les gros négociants sont dans le coin, tu les as froiés ; les maisons d'illusions, nous sommes passés devant plus d'une dizaine ; les hôtels borgnes, ils nous ont aveuglé de leurs lanternes ; l'amour qui n'ose pas dire son nom : on connaît ça aussi dans le quartier, rue de Bondy il y a un coquet restaurant où l'on est servi par des filles de salle qui sont en même temps des garçons de restaurant, c'est « tentant », mais on a tellement écrit sur tout cela qu'il n'y a plus rien de palpitant à ajouter.

— J'ai voulu te montrer surtout que les gars du milieu étaient des gens corrects, qu'il ne fallait pas les confondre avec les vulgaires apaches qui surintent les gens à propos de rien. Chez nous, quand le sang coule, c'est toujours parce qu'un copain a failli à la règle commune.

— J'ai voulu te faire toucher du doigt quelques rouages d'une organisation compliquée. J'ai voulu également te faire connaître une braye fille qui t'avait à la bonne. Je n'ai pas réussi, mais j'espère que tu as saisi ce que je voulais te dire sur notre vie dans le faubourg, sur ce qu'elle avait de régulier quoique en marge de la société et des règles de celle-ci trop strictes et souvent si puériles.

— Ici chez nous, c'est la ligne droite, parallèle à la légalité.

J'aurais pu également te mener dans les différents dépôts de filles du quartier où ces dames viennent prendre leur café-crème en attendant de reprendre le tapin. A quoi bon ? Je t'ai signalé les types intéressants. S'il fallait parler de tous et de toutes, ça n'en finirait plus.

Et surtout, si tu as besoin d'autres tuyaux, ne te gêne pas, Tatave est là. Il est même un peu là pour jacter...

— Des autres, car tu as parlé de tout le monde, sauf de toi !

— Mon pauvre vieux, excuse-moi, mais j'en aurai tellement à dire !

— Et puis, sait-on jamais ? Si un jour tu reviens dans le quartier, comme cela j'aurai encore quelque chose à te raconter.

FIN. JEAN CARON.

Trop vieux pour divorcer

Il y a des juges qui ne se contentent pas de rendre leurs sentences d'après la loi pure et simple. Ils prennent souvent des décisions basées sur leur propre bon sens. Et ils ont raison.

L'autre jour, le juge Cleveland, de Hammond, dans l'Etat d'Indiana (U.S.A.) voyait arriver devant lui une Mrs. Bertha Hahn, âgée de soixante-quinze ans, qui demandait la séparation d'avec son mari, lui-même chargé de soixante-dix-huit hivers.

— Comment ? tonna le magistrat. Vous avez attendu cet âge pour vous apercevoir que vous ne vous entendez pas ? C'est trop tard. Je n'admets pas qu'on divorce quand on est au déclin de l'existence !

SEUL CONTRE CINQUANTE

On sait que les agents de police sont courageux, et la preuve en est faite par la rubrique quotidienne de faits divers de nos confrères.

Voici un exemple de plus.

Une horde de communistes avaient décidé de manifester dans les rues de Berlin. Des ordres formels avaient été donnés à la police d'empêcher toute concentration. Un agent vit arriver un groupe de cinquante forcenés. Il leur intima l'ordre de se disperser.

Des ricanements lui répondirent. Alors, il se précipita courageusement et, tout seul, il tint tête à la foule.

Le malheureux fut piétiné, meurtri, bourré de coups. On lui lacéra son uniforme. On lui démolit son casque. Son bâton fut brisé en plusieurs morceaux. Mais pas un seul instant il ne songea à fuir.

Il réussit à saisir au collet le meneur du groupe et ne le lâcha plus, tel un bulldog. Lorsque des renforts arrivèrent pour le secourir, il remit fièrement sa capture entre les mains de ses collègues et trouva encore la force de les accompagner au poste de police, où les premiers soins lui furent donnés.

Il était dans un piteux état. Cela se conçoit.

Maurice Privat retrouve Jeanette Mac Donald



JEANETTE MAC DONALD.

C'est un fait connu des enquêteurs professionnels : le témoignage humain est sujet aux variations les plus sincères, quoique les plus fantaisistes. Vingt témoins d'un accident le content différemment. Pour l'un, la voiture jaune était rouge. Un autre l'a vue verte, ou grise, ou bleue. Aucun n'est atteint de daltonisme et tous se croient dans le vrai.

Parle-t-on d'un criminel en fuite ? Mille témoignages écrits signalent sa présence dans les directions les plus invraisemblables.

Voilà qui n'est pas fait pour faciliter la recherche de la vérité. Pourtant, aucune des indications ainsi fournies par le public n'est négligeable. Il faut les vérifier toutes.

L'écrivain qui, tel M. Maurice Privat, accepte la mission de dire la vérité sur les sujets qui intriguent l'opinion ne peut se dispenser d'agir autrement.

Exemple : qu'est devenue Jeanette Mac Donald ? Voici trois mois qu'on cherche à le savoir. Les affirmations les plus contradictoires, les plus romanesques, étaient répandues sous le manteau. La police ignorait tout, par raison diplomatique. L'idée d'envoyer un reporter à Hollywood pour s'y assurer de la présence de l'artiste n'est venue à aucun directeur de journal.

Qu'a fait Maurice Privat ? Il n'avait pas le loisir de traverser l'Océan et l'Amérique. Mais il a soigneusement recueilli les certitudes, a procédé à divers recoupements et a reconstitué, habilement, le roman de Jeanette Mac Donald.

C'est le titre de son dernier livre mensuel (collection des Documents Secrets). Il l'intitule roman, mais est-ce bien un roman ? Ce pourrait être en tout cas le film des films puisqu'il évoque tout à la fois la mystérieuse Amérique, la création d'Hollywood, les grands animateurs de cette métropole, Maurice Chevalier soi-même auprès de Jeanette Mac Donald et le fameux drame inconnu qui mit, cet hiver, le feu aux poudres de la curiosité.

La version adoptée par M. Maurice Privat garde toutes les grâces de l'imagination sans s'opposer à la réalité. Le lecteur que ce livre en instruira ne perdra pas son temps.

Il conclura, comme nous, que l'enquête à laquelle a procédé l'étonnant Maurice Privat est un modèle du genre.

LES CRIMES DE PITIÉ



Le 15 juillet 1924, Stanisława Uminska, âgée de vingt-trois ans, comédienne polonaise, tua à l'hospice Paul-Brousse de Villejuif, par pitié, Jean Zysnowski, son fiancé atteint d'un cancer.

Il est des meurtres d'un caractère exceptionnel où le rôle de la police est bref et qui déroutent l'instruction criminelle courante. Ce sont les crimes dits « de pitié », qui préoccupent autant les sociologues que les magistrats. Quant à l'opinion publique, elle s'est toujours passionnée pour ce genre d'affaires sensationnelles.

Certes, les avis sont partagés. Doit-on tuer l'être aimé qui implore la délivrance de ses maux ? « En aucun cas », affirment les moralistes, alors que les humanitaires répondent : « Peut-être. Pourquoi laisser prolonger d'atroces agonies ; et n'est-il pas plus charitable d'abréger les tortures de malades condamnés ? »

Problème douloureux, s'il en fut !

Par devoir, la police, quelle que soit son opinion, doit considérer ces crimes ordinaires comme des crimes, et mener l'enquête, sans aucune considération d'ordre philosophique, sans se laisser attendrir par les circonstances, laissant, selon l'expression courante, « la justice suivre son cours ». Cette justice que représente le jury témoigne d'ailleurs, dans ces cas extraordinaires, d'une grande mansuétude.

Nous allons évoquer ici trois de ces affaires les plus caractéristiques et qui firent grand bruit à l'époque.

Le 15 juillet 1924, Stanisława Uminska, âgée de vingt-trois ans, comédienne polonaise, tua à l'hospice Paul-Brousse de Villejuif, par pitié, le romancier Jean Zysnowski, son fiancé.

Jean Zysnowski, atteint de cancer, avait été opéré deux fois à Varsovie : son état ne s'améliorant pas, les médecins lui avaient conseillé de venir en France, pour y tenter une cure de radiothérapie ; en mai 1924, il entra à l'hospice Paul-Brousse que dirige à Villejuif le professeur Roussy.

Stanisława Uminska, qui était restée à Varsovie où ses engagements professionnels la retenaient, apprenant que le mal de Zysnowski empirait, n'hésita pas à quitter la Pologne pour accourir au chevet du malade : elle arriva le 16 juin, et pendant un mois elle soigna son ami — au dire du professeur Roussy — « comme seulement peut soigner une femme qui aime ».

Cependant, les souffrances du malheureux augmentaient chaque jour : le 12 juillet, la transfusion du sang — Stanisława offrit le sien — n'avait apporté aucun résultat. Le 15 juillet, se rappelant les supplications de Jean Zysnowski, qui demandait à ses amis qu'on abrégât son agonie, et profitant de l'assoupissement qu'avait apporté au moribond l'ultime piqure de morphine, elle prit un revolver et, détournant la tête, elle tira.

Le bâtonnier Henri-Robert défendit devant les assises de la Seine cette cause pathétique et enleva, au milieu de l'émotion générale, l'acquittement.

Le 16 février 1925, une autre affaire, empreinte par surcroît d'un mysticisme étrange, défraya la chronique.

Une femme, Anna Levassor, tua par pitié sa sœur malade, une pauvre infirme.

Elle fit au commissaire de police les premiers aveux :

— J'ai tué ma sœur par pitié. J'ai essayé ensuite de me faire disparaître, je n'ai pas réussi.

La vie, après avoir souri aux sœurs Levassor, couturières, avait un jour fait deux malheureuses.

L'une d'elles, Anaïs, dut s'aliter, terrassée par une maladie qui ne pardonne pas.

Anna tenta de lutter contre l'adversité, jusqu'à cette heure où elle reçut l'ordre de quitter le modeste logement qu'elle partageait avec la malade. Et puis vinrent les jours noirs où le travail manqua.

Partir ? La malheureuse infirme s'y refusait. En une plainte désolante, elle gémissait :

— Je ne veux pas mourir à l'hôpital !

De ces souffrances naquit la résolution tragique, le drame pitoyable qui conduisit Anna Levassor devant les jurés.

Oh ! l'angoisse du dernier baiser et des dernières paroles échangées !

— Si tu me manques, recommandait la malade, je te ferai signe de la tête. Alors tu tireras encore, mais vite, vite.

Un premier coup part. Anaïs fait le signe convenu. Elle a reçu une balle qui ne l'a pas tuée.

Anna s'affole. Elle tire, elle tire sans regarder par cinq fois... jusqu'à ce que sa sœur ne bouge plus.

Essaya-t-elle alors de mettre fin à ses propres jours, comme elle le déclara, et le revolver s'enraya-t-il au moment où elle tentait de se suicider ? Prit-elle la fuite, au contraire, épouvantée par l'horreur de son geste ?

On ne sait !

L'accusation déclara qu'Anna Levassor se garda bien de songer à retourner l'arme contre elle.

Devant le jury, Anna Levassor, dont les médecins aliénistes ont reconnu une responsabilité atténuée, fit une relation poignante de certaines circonstances de son crime.

— J'ai dit à ma sœur : « Tu vois, j'ai acheté le revolver, mais ça n'est pas une raison, si tu ne veux pas, je ne te force pas. Anaïs, ça sera comme tu voudras. »

« Anaïs me réclamait du bouillon. Je lui dis : « Ma chérie, tu me demandes la mort et tu ne me laisses pas le temps de le faire. D'ailleurs, si je te donne la mort, tu n'auras plus besoin de bouillon. »

Et voici comment elle raconta l'instant même du crime :

— Comme elle était jolie ce matin-là !

« Je lui dis alors : « Tu n'iras pas à l'hôpital, je te le promets. C'est le moment, mignonne, lève-toi puisque j'ai daté notre mort du 16 février dans mes « écritures ». »

Elles prièrent devant le crucifix.



Richard Corbett, qui, le 8 mai 1929, tua sa mère atteinte d'une maladie incurable.



Anna Levassor, mystique étrange, tua par pitié sa sœur malade, le 16 février 1925.

— Nous ne sommes pas bigotes, mais chrétiennes comme tout le monde devrait être.

Le passage de couvreurs sur le toit retarda l'heure du drame dans la mansarde.

— J'ai été plus d'une heure le revolver en main sans pouvoir tirer.

« La martyre attendait, une image entre les doigts, une image qui lui plaisait. »

« Anaïs pleurait. « Ne t'occupe pas, me dit-elle, c'est de joie. »

M^{re} Guillermet plaida devant le jury de la Seine pour la criminelle « par pitié », qui fut condamnée à deux ans de prison.

Un drame plus émouvant peut-être que les deux autres, car, en cette affaire, un fils tua sa mère, fut celui qui se déroula à Hyères (Var), le 8 mai 1929.

M^{me} Corbett, cinquante-quatre ans, née Adèle-Marie Durand, à Nesenex-Crosy, dans l'Ain, veuve d'un banquier anglais établi à Hyères, souffrait, depuis longtemps déjà, d'une affection cancéreuse des voies génitales. Elle habitait avec son fils, Richard, dans le quartier de Costebelle, la villa « Preciosa », où elle était soignée par le docteur Valmyre, qui n'avait pu cacher au fils l'état désespéré de sa mère.

Le fils Corbett, âgé de vingt-huit ans, consulta néanmoins plusieurs médecins, qui ne firent que confirmer le diagnostic du médecin traitant. Le 6 mai 1929, il reçut du docteur Morange, de Paris, qu'il avait secrètement consulté, une dernière lettre qui ne lui laissait aucune illusion sur les conséquences mortelles du cancer dont M^{me} Corbett était atteinte. C'est alors que Richard décida de mettre fin aux souffrances atroces de sa mère et qu'il résolut de la tuer à son insu.

Le 8 mai 1929, à 1 h. 20 du matin, s'armant d'un browning, Richard Corbett, profitant du sommeil de sa mère, lui tira à bout portant un coup de revolver dans la tempe gauche : la mort fut instantanée.

Après avoir tué, le meurtrier prit un ou deux cachets de soporifique et plaça un mot sur la porte de l'appartement pour prier la femme de ménage, une nommée Clémentine Rossi, de téléphoner au docteur Valmyre de venir voir M^{me} Corbett « au plus mal ».

Dans la journée, vers 16 h. 30, le docteur Valmyre se rendit à la villa « Preciosa ». En entrant, il aperçut à une fenêtre Richard qui lui dit qu'il allait descendre. Mais une minute après, il entendit un coup de feu. Il se précipita, pénétra dans la chambre de M^{me} Corbett : Richard, atteint en pleine poitrine, gisait au travers du lit de sa mère, morte. Le docteur informa immédiatement la gendarmerie. Le docteur Tramini, médecin légiste commis aux constatations, confirma que la malheureuse Adèle Corbett était bien atteinte d'un mal affreux et incurable et que la balle que son fils lui avait tirée dans la tête n'avait fait que hâter une fin horrible.

Richard Corbett, à la suite de sa tentative de (Voir la suite page 14.)

ANDRÉ CHARPENTIER.

On accuse, on plaide, on juge...

Le détective privé prenait figure d'inspecteur.

Dernièrement, une compagnie d'assurances parisienne s'apercevait que des escroqueries avaient été commises à son préjudice par l'encaissement de fausses quittances de prime.

Pour découvrir le coupable, la compagnie s'adressa au détective privé A..., auquel elle déclara qu'elle avait des soupçons sur un de ses anciens employés, le nommé R...

Le détective se rendit alors chez le patron de l'homme suspecté, se présentant par ce seul mot « Police », oubliant d'ajouter... privée, puis il mit son interlocuteur au courant des faits reprochés à R..., ajoutant même qu'un expert en écritures avait reconnu la main de l'employé sur les fausses quittances.

R... appelé nia énergiquement, mais fut invité par le détective à le suivre; il l'emmena en taxi dans ses bureaux, le menaçant de le conduire quai des Orfèvres.

Après cinq heures d'interrogatoire, de questions pressantes, R... acceptait de reconnaître par écrit qu'il était l'auteur des traites frauduleuses.

Mais dès sa libération, R... se récusait et fut déclaré sincère, puisque plusieurs experts désignés par le Parquet ne reconnurent pas son écriture sur les quittances: une ordonnance de non-lieu fut rendue en sa faveur.

Aussitôt R... porta plainte contre le détective A... pour prise de fausse qualité, les paroles et les actes du policier privé lui ayant fait croire qu'il était en présence d'un véritable inspecteur de la sûreté.

Le doyen des juges d'instruction vient d'être saisi de l'affaire par M^e Maurice Duplan, avocat du plaignant; M^e Albert Gautrat défendra le détective.

Une fois de plus, il y a là la preuve que le public, trop souvent, ne se rend pas compte de la différence existant entre le fonctionnaire de la sûreté et le personnage qui, de sa propre autorité, s'est qualifié détective.

Cantatrice et parfumeur.

Mary Garden, la créatrice de *Manon*, *Lakmé*, *Pelléas* et *Mélanie* et de tant d'œuvres célèbres, est en difficultés avec son parfumeur.

Elle avait gracieusement autorisé ledit parfumeur à donner son nom à une essence, et c'est ainsi que naquit « le parfum de Mary Garden ». Mais, au lieu de se limiter à cette désignation, le fabricant déposa le nom de l'article comme une vulgaire marque de commerce, destinée à caractériser toutes sortes de produits: rouge pour les lèvres, crème de beauté, poudre dentifrice, etc.

Mary Garden, ainsi transformée en marque commerciale, vient de former contre le parfumeur une demande en annulation de la marque déposée, en interdiction de toute mise en vente d'objets portant son nom et en cinq cent mille francs de dommages-intérêts.

M^e Claude Weyl soutiendra les intérêts de la grande cantatrice, qui a, dit l'assignation adressée au parfumeur, donné son nom à un parfum, comme pour une fleur... et non pour une commerciale marque de fabrique.

L'amour de la liberté.

Le 24 décembre 1930, une femme considérée comme fort dangereuse, Irma Cnudde, était condamnée par la cour d'assises de Seine-et-Oise à cinq ans de prison pour incendie volontaire; quelques jours après cette condamnation, la femme disparaissait mystérieusement de la prison de Versailles.

Alerte... recherches méticuleuses, et on finit par découvrir qu'elle s'était enfuie dans des conditions extraordinaires: étant affectée au service de la lingerie, elle avait réussi à s'emparer de planches qui, habilement reliées par des fils de fer, lui avaient servi d'échelle.

Cette échelle avait été appuyée contre le mur de la prison et tandis que deux

autres détenues, les nommées Egasa et Hoffmann, complices d'Irma Cnudde, faisaient le guet, elle avait grimpé comme un chat, escaladant 5^m,80 de hauteur, et s'était laissée glisser de l'autre côté du mur, au risque de se tuer.

L'émoi avait été très grand, car cette fuite mettait en cause la responsabilité de l'administration pénitentiaire, puis la fugitive avait été retrouvée, et, accompagnée de ses deux complices, elle vint de comparaître devant le tribunal correctionnel de Versailles, où leurs défenseurs, M^{es} Renée Jardin, Théodore Valensi et Pierre de Bussac, plaidèrent l'amour sacré de la liberté.

— O liberté!... Liberté chérie!...

Mais le tribunal ne se montra pas sensible à l'argument et condamna les trois femmes à treize mois de prison chacune.

Le code et l'amour.

Les femmes ont coutume de généreusement attribuer tous les défauts aux hommes: ils sont lâches, menteurs, hypocrites, trompeurs, et puis, quand aucune oreille masculine n'est à portée de leur voix, entre elles, en souriant avec ironie, elles ajoutent:

— Et ils sont si naïfs!

Il faut d'ailleurs avouer que si les femmes exagèrent parfois les défauts masculins, elles ont souvent raison quant à la naïveté: qualité ou défaut... au choix.

M. Lucien S..., jeune étudiant en médecine, a, par exemple, été gratifié par dame Nature d'une dose exceptionnelle de crédulité: qu'on en juge. Il y a quelque deux ans, il faisait à la Faculté de Médecine la connaissance d'une charmante camarade: M^{lle} Lucette C... L'histoire fut d'abord banale: entre deux cours, on parla d'amour, et puis, l'attente traditionnelle tous les soirs, la non moins traditionnelle promenade à Bougival, ou ailleurs, le dimanche; les promesses, les baisers, l'idylle et la liaison...

Tout cela, encore une fois, est banal; ce qui l'est moins, ce sont les lettres écrites par l'étudiant à l'étudiante: aux serments d'amour les plus exaltés, il ajoutait, non pas quelque prescription contre la grippe ou l'angine, mais, ô paradoxe! des articles du code sur la séduction et les promesses de mariage non tenues.

En guise de conclusion à ce bizarre mélange sentimental et juridique, il ajoutait: « Je t'aime... je t'adore, tu le sais et tu sais que jamais je ne te quitterai; tu seras ma femme, je t'en fais le serment, et je n'ignore pas que si je manquais à ce serment solennel, tu serais justement qualifiée pour me réclamer, en rançon de la promesse de mariage non tenue, de forts dommages-intérêts! »

Hélas! serments d'amour ne durent qu'un jour, dit la chanson, et une fois de plus elle eut raison; une fois de plus aussi, la belle aventure se termina comme se terminent tant de tendres histoires: chez Thémis; seulement Lucette n'avait pas oublié les conseils de Lucien, elle sortit d'un coffret parfumé les lettres précieusement entourées d'un ruban bleu, les fameuses lettres où les protestations amoureuses s'alliaient si agréablement aux citations juridiques et, par la voix de son avocat, les fit lire au tribunal.

Celui-ci sourit de la naïveté du futur Esculape et, bien entendu, donna gain de cause à l'aspirante doctoresse, plus pratique, qui obtint cinquante mille francs de dommages-intérêts.

« N'avez-vous jamais! » criait Aunain au pied de l'échafaud.

« N'écoutez jamais! » devrait-on apprendre aux amoureux.

Une innovation judiciaire.

Magistrats et avocats qui ne sont pas toujours d'accord — par profession — le sont pourtant sur une grave question: la folie doit-elle constituer un cas de divorce. Cette question si importante devra d'ailleurs être finalement résolue par le Parlement.

L'éminent docteur Roubinowitch, le premier, a jeté le cri d'alarme en signalant



L'affaire Tordjman passionne l'opinion publique à Oran depuis plus d'un an et demi. On se rappelle que le cadavre de Juliette Tordjman, téléphoniste âgée de vingt ans, fut découvert le matin de Noël 1929, dans une cave de l'immeuble habité par ses parents. Au cours de l'information, des charges furent relevées contre les trois membres de la famille: Teboul, le beau-frère de la victime, la sœur de celle-ci, M^{me} Teboul, et la mère de Juliette, qui furent éerouées sous l'inculpation de meurtre et de complicité. Le procès vient de venir devant la Cour d'assises d'Oran. De gauche à droite: David Teboul, beau-frère et assassin présumé de l'employée des postes; Juliette Tordjman, la victime; Esther Teboul, sœur et assassin présumé de la victime. (R.).

la lamentable situation de milliers d'époux liés qui à une folle, qui à un fou, et condamnés à cette chose atroce: le mariage forcé.

Des projets de loi ont été déposés: l'un d'eux notamment le fut, il y a quelque temps, par M^e André Hesse, ancien ministre, député de la Charente-Inférieure. Ce projet fut discuté, commenté, controversé, puis... oublié, comme tant d'autres; son auteur néanmoins se réserve de le reprendre.

En attendant, le tribunal civil de la Seine vient d'établir en la matière une jurisprudence nouvelle en prononçant à la demande du mari, représenté par M^e Adrien Oudin, ancien président du Conseil municipal, et M^e Alix Biscarre, le divorce contre la femme, aliénée et internée depuis de longues années.

En fait, un brave ouvrier parisien revient de la guerre avec le désir de se créer un foyer: il rencontre une femme gracieuse, charmante, un peu exaltée seulement.

« Bah, pense-t-il, elle s'assagira avec le mariage: cela passera! »

Cela ne passe pas, au contraire... Après quelques excentricités bénignes, la femme, dont le désarroi mental est certain, se livre à de tels actes de folie qu'on doit l'interner... cette mesure remonte à 1924.

L'homme patiente encore, il espère une guérison possible... Il attend... attend des années... la malheureuse est de plus en plus folle... que faire? Ce mari, s'il a toujours pour celle qui porte son nom un attachement certain, voudrait néanmoins recommencer sa vie.

Impossible! La loi est formelle: on ne peut plaider en divorce contre un — ou une — aliéné.

Mais si le conjoint a une autre union, s'il a un enfant? ne pourra-t-il régulariser cette union, légitimer cet enfant? Non encore une fois: le divorce avec un fou — ou une folle — est impossible.

M^{es} Adrien Oudin et Biscarre ont alors, pour leur client, plaidé cette thèse subtile: la femme, avant son internement, était, tout au moins légalement, saine d'esprit; or, à cette époque elle avait eu vis-à-vis de son mari une attitude injurieuse, de nature à motiver le divorce: les faits injurieux incriminés ne se prescrivant pas en matière de divorce, le tribunal a prononcé le divorce en un jugement juridiquement inattaquable.

Ainsi les magistrats parisiens ont-ils, par cette décision, donné l'espoir d'une libération prochaine à de multiples conjoints liés à des fous: les juges de la Seine ont heureusement innové par un jugement appelé à avoir une immense répercussion.

De même que l'heureux bénéficiaire de cette sentence si humaine, combien attendent une libération légale pour se remarier une seconde fois.

Peut-être le Parlement suivra-t-il la justice et se décidera-t-il à modifier le code en rendant la liberté à l'époux marié

à une folle, à l'épouse unie à un fou: pour quoi cette loi qui existe en Allemagne, en Suède et en Suisse n'existerait-elle pas chez nous?

Règlement de compte à coups de hachette.

M^{me} Laurent, veuve depuis quelques années, ne prisait guère la solitude.

Le nommé Belin, quoique célibataire, ne l'aimait guère non plus:

— Unissons-nous, offrit-il, ce sera peut-être le bonheur!

Ce fut, à la vérité, un bonheur relatif, étrangement orageux: paroles plus aigres que douces, discussions, coups de pieds, coups de poings et autres aménités.

M^{me} Laurent se plaignait souvent à sa fille, Marie Jacob, et celle-ci, pleine d'excellents sentiments filiaux, décida, un jour, de venger sa mère: au cours d'une discussion très violente, elle saisit une hachette et en asséna plusieurs coups sur la tête de son beau-père qui tomba en criant:

— Elle m'a tué... vengez-moi... je suis mort!

Il exagérait d'ailleurs... il n'était que blessé, assez grièvement il est vrai, et dut être soigné à l'hôpital durant quelques mois. Aussi poursuivait-il la vindicative Marie Jacob devant la XII^e Chambre correctionnelle.

— Vous aviez la tête dure pour résister à ces coups de hachette! fit le président.

Et philosophiquement, Bélin de répliquer:

— Que voulez-vous, monsieur le Président, avec les femmes il faut s'attendre à tout... elles vous embrassent un instant et ensuite elles vous « mettent à mal » (sic).

M^{me} Mary-Fournier plaida éloquemment pour cette bonne fille qui voulait défendre sa mère, même la hachette à la main, et le tribunal ne condamna Marie Jacob qu'à quatre mois de prison avec sursis.

Le fils de l'ex-komprinz est de goût changeant.

Il y a quelque trois ans, un petit-fils de l'ex-empereur Guillaume II, le prince Frédéric de Prusse, fils de l'ancien kronprinz, achetait à un antiquaire parisien un bureau Louis XVI d'une valeur de trente mille francs et réglait une partie de la commande.

Le meuble fut envoyé en Allemagne, mais renvoyé à Paris par le prince qui, ayant changé d'avis — bien souvent prince varie —, n'en voulait plus.

Mais l'antiquaire ne l'entendait pas de cette oreille: il réclama au petit-fils de Guillaume II les vingt-cinq mille francs qui lui étaient encore dus et, ne voyant rien venir, l'assigna devant la I^{re} Chambre du tribunal civil de la Seine.

Le prince ayant fait défaut, le tribunal l'a condamné à payer l'antiquaire.

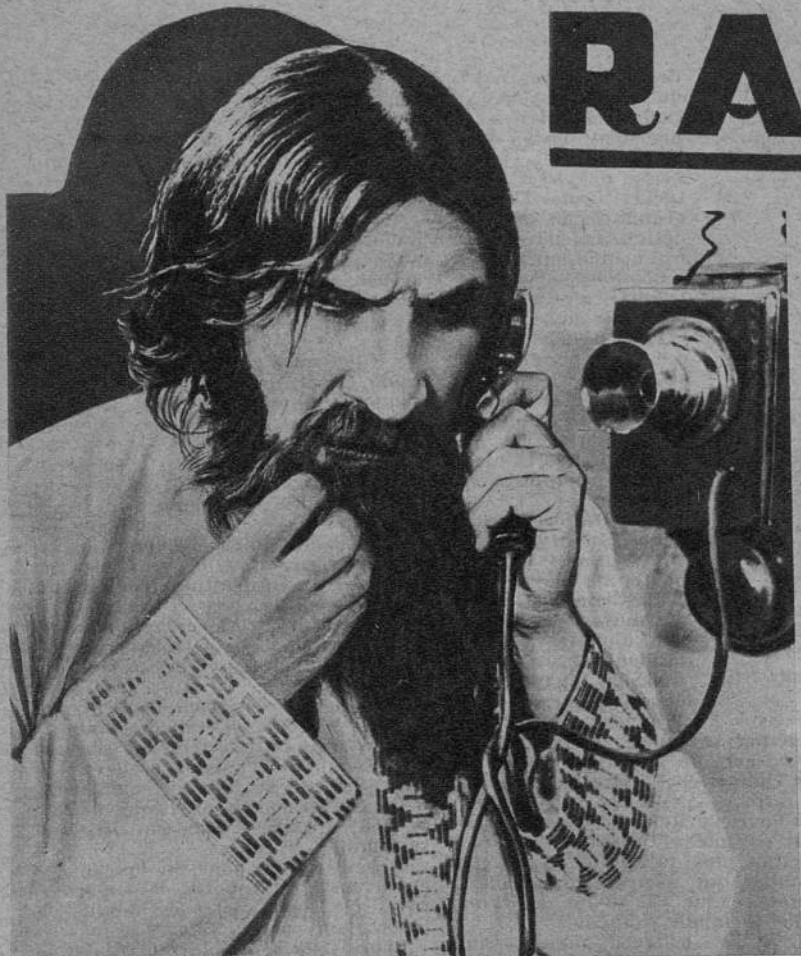
SYLVIA RISSER.



Une bande de pickpockets a été arrêtée par la police judiciaire à l'Exposition coloniale. Voici les quatre principaux membres de la bande. De gauche à droite: Don Luis Gutierrez, Don Segundo Hervias, Alexis Dambovicano et Aglaia Munteano.



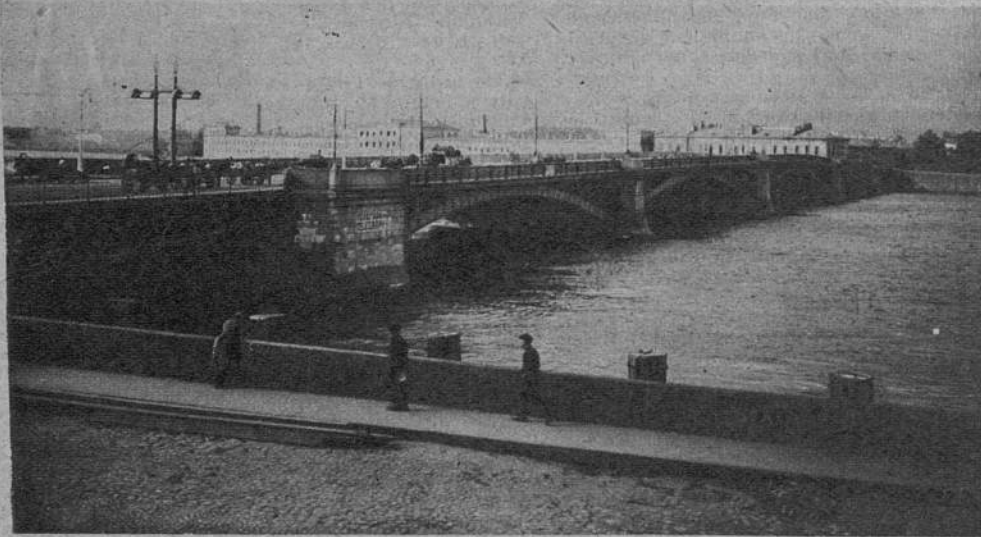
Les accusés du procès d'Oran montent dans l'automobile de la police municipale après la reconstitution du crime. (A. L.)



Une curieuse photo de Raspoutine dans le film *l'Homme aux yeux verts*.

RASPOUTINE

= révélation = d'un ancien policier de l'OKHRANA



Une vue de Leningrad. Le pont Litkei et le quai de la Néva. (R.)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Dix années durant, Raspoutine profita de la faveur impériale de la manière la plus scandaleuse. La guerre venue, il lia partie avec les agents de l'Allemagne. Le député Milioukoff le dénonça à la tribune de la Douma, et quelques jours plus tard un jeune aristocrate, le prince Yossouppoff, l'assassinait dans son palais de la Moïka.

CHAPITRE X

LE VOILE ROUGE.

A la question de l'homme de police répondit un cri d'effroi immédiatement suivi de plusieurs autres. La fille de Raspoutine, Damia, Akouline, reconnaissait sans erreur possible la galoche qui leur était présentée, et la vérité qu'elles avaient craint un moment de pressentir éclatait à leurs yeux.

Raspoutine avait été victime d'un attentat. Il était mort !

Encore une fois, le hasard avait plus fait pour la découverte de la vérité que toutes les polices réunies.

Au moment où Pourickévitch et ses amis lançaient par-dessus le pont Pétroussky le paquet contenant la pelisse et les galoches de Raspoutine, une d'elle s'échappa et alla tomber sur la glace, où des ouvriers l'aperçurent. Immédiatement, ils s'empressèrent de signaler leur trouvaille à un sergent de ville.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que les plus fins limiers de l'Okhrana arrivaient sur les lieux et procédaient à des constatations qui ne laissaient plus aucune place au doute. Les traces de pas, de roues d'auto, soigneusement repérées, aboutissaient en un même endroit, le palais de la Moïka, demeure du prince Yossouppoff.

Le rapport de l'agent qui déclarait avoir entendu des coups de feu en cet endroit, pendant sa faction nocturne, faisait peser sur celui-ci de redoutables charges.

Yossouppoff, qui ne se leurrait pas d'espairs insensés, était décidé à tout nier, même l'évidence, au cas plus que certain où on viendrait l'interroger.

Avec son valet de chambre, il avait remis de l'ordre dans la cave tragique, enlevé la vaisselle brisée et fait disparaître le mieux possible les traces de sang qui souillaient le parquet.

Après quoi, pour donner une manière de vraisemblance aux déclarations faites à l'agent qui était venu se rendre compte d'où partaient les coups de feu entendus par lui, il alla à son chenil et tua l'un de ses plus gros chiens.

Il en traîna le cadavre sanglant dans la cour, sur le trajet qu'avait suivi Raspoutine depuis son départ au paller, jusqu'au moment où il s'était écroulé sous le dernier coup de feu tiré par Pourickévitch.

Alors, harassé de fatigue tant physique que nerveuse, il prit une auto et se fit conduire chez son beau-père. Là, il se coucha et s'endormit d'un sommeil de plomb, indifférent à tout ce qui pouvait arriver.

Il fut réveillé par son valet de chambre, qui l'informa que le colonel Gregorieff en personne, chef de la police du deuxième district, désirait lui parler.



La tombe de Raspoutine ouverte au moment de la révolution. Un soldat chante, les pieds dans la tombe.

Ce fut avec un sang-froid remarquable qu'il répondit aux questions que le haut fonctionnaire de police lui posa.

Avec une parfaite assurance, il lui déclara que, durant la nuit, il avait reçu des amis, dont quelques-uns, sous l'influence du champagne, avaient tiré des coups de revolver et tué l'un de ses plus beaux chiens.

— Tenez, colonel, ajouta-t-il sans le moindre émoi, le cadavre de la bête est encore dans la cour.

Il répondit un : non ! calme, tranquille, étonné même, lorsque le colonel lui posa la question qu'il attendait :

— Raspoutine était-il de vos invités ?

Bien mieux ! Il pria le colonel de lui ménager un entretien avec le préfet de police, afin de lui permettre de dissiper totalement le mauvais effet produit par des racontars qu'il n'hésitait pas à qualifier d'imbéciles.

— Je n'y manquerai pas, dit le colonel Gregorieff en se retirant. Je répéterai mot pour mot à Son Excellence la conversation que je viens d'avoir avec vous.

Son Excellence convoqua Yossouppoff sans tarder et lui apprit qu'il se trouvait dans l'obligation de faire procéder à une perquisition en règle dans le palais de la Moïka. Et sans doute, pour chercher à atténuer sa responsabilité, il ajouta qu'il n'agissait que sur l'ordre de Son Excellence le ministre Protopopoff, mandaté lui-même par le désir de l'impératrice.

Yossouppoff fut admirable et ne se démonta pas, bien au contraire ; il répondit le plus tranquillement du monde.

— La maison que j'habite est la résidence de ma femme, qui est la nièce de l'empereur. Or, vous n'ignorez pas, Excellence, que les domiciles des membres de la famille impériale sont inviolables.

— C'est juste, approuva le préfet. On n'avait pas songé à cela, les ordres donnés vont être retirés.

Le prince Yossouppoff marquait là un gros point à son avantage. Rassuré en partie, il se rendit chez le grand-duc Dimitri, pensant avoir des nouvelles de Tsarskoïe Selo. Il en eut, et des moins rassurantes.

L'impératrice accusait ouvertement Yossouppoff et Dimitri du meurtre du staretz et déclarait qu'elle les ferait fusiller, eux et leurs complices, sans distinction de rang ni de caste. L'empereur mit par elle au courant des événements allait revenir en hâte du front pour châtier

les coupables. Qu'importaient les décisions à prendre à l'état-major général, en face du malheur que représentait la perte de Raspoutine !

Le grand-duc et le prince déjeunèrent ensemble et convinrent de ne pas attendre la venue de l'empereur.

Le soir même, le train sanitaire de Pourickévitch partait, emmenant le docteur Lazowert et le capitaine Soukhotine. Lui, Yossouppoff, partirait pour ses terres de Crimée, le grand-duc Dimitri pour le grand quartier, et tout serait dit.

Ce plan ne put s'exécuter comme ils le pensaient. Le train de Pourickévitch démarra sans encombre, mais lorsque Yossouppoff arriva à la gare Nicolas, un colonel de gendarmerie

Ci-dessous : Marie Raspoutine, fille du staretz. (H. M.)



s'avança vers lui et lui signifia que, d'ordre de l'impératrice, il lui était interdit de quitter Saint-Petersbourg.

Au même moment, un aide de camp de l'empereur se présentait chez le grand-duc Dimitri et lui communiquait également un ordre de l'impératrice, lui interdisant de sortir de chez lui.

C'étaient là des ordres illégaux, mais qu'il eût été dangereux de braver; aussi le prince Yossouf et le grand-duc Dimitri s'inclinèrent-ils.

La mort de Raspoutine causait dans Saint-Petersbourg un émoi indescriptible, bien qu'elle ne fût pas encore officiellement confirmée. Il eut d'abord fallu pour cela retrouver son cadavre.

Les passants s'accrochaient dans les rues, sans se connaître, se serraient les mains, se félicitaient, comme si un événement heureux leur était personnellement arrivé. Des gens s'agenouillaient devant le palais de la Moïka, criant tout haut leur joie.

Enfin, la Russie est sauvée ! Cette phrase-là sortait de toutes les bouches.

Pendant ce temps, l'enquête se poursuivait avec une activité sans pareille.

Devant tous les hauts fonctionnaires de la justice et de la police présents sur le pont Pétrowsky, des scaphandriers plongèrent, mais inutilement. Le courant beaucoup trop fort rendait leurs efforts stériles.

Encore une fois, le hasard fit plus à lui seul que tout ce monde réuni.

Le matin du premier janvier, un ouvrier creusa un trou à une trentaine de mètres en aval du pont, et le remous de l'eau dans le puit de glace fit émerger la manche d'une pelisse de fourrure. Alors, ce fut un branlebas général. On défonça la glace sur une large superficie, et les scaphandriers reploquèrent.

Cette fois, ils ramenèrent un gigantesque cadavre, dont les bras et les jambes étaient attachés par des cordes.

Immédiatement, devant les autorités présentes, le corps de Raspoutine fut identifié. Une auto requise immédiatement porta le cadavre à l'hospice de Tchéma, où le professeur Kossorossoff l'examina.

La première de ses constatations confirma ce que l'on savait déjà de l'extraordinaire vitalité du staretz. Raspoutine, l'estomac plein de cyanure, le corps percé de balles, n'était pas mort lorsqu'il avait

été jeté à l'eau. Il respirait encore, puis ses poumons étaient remplis d'eau. Bien plus !

Dans un effort surhumain, fantastique, démoniaque, il avait réussi à dégager à moitié une de ses mains des liens qui l'enserraient !

Et le procès-verbal de l'autopsie constatait que :

— Une première balle avait traversé le foie et l'estomac. Une autre, entrée par le côté droit, transperçait les reins. Enfin une troisième s'était logée dans la tête.

Un ordre de l'impératrice empêcha que l'autopsie fut poussée plus loin; M^{me} Golovine et la bonne Akhoulina furent chargées de rendre les derniers devoirs au staretz. Elles lavèrent son corps, l'habillèrent de linge propre et lui unirent entre les mains un crucifix et une lettre de la tsarine ainsi conçue :

« Donne-moi ta bénédiction, cher martyr, afin qu'elle m'accompagne dans le chemin douloureux que j'ai encore à parcourir ici-bas. Pense aussi à nous dans tes saintes prières. »

L'ex-impératrice Marie, mère de Nicolas II. (R.)

« ALEXANDRA. »

Revenu en toute hâte du grand quartier, le tsar n'hésita pas à ratifier toutes les mesures, même illégales, prises par l'impératrice. Sur sa demande, il signa l'ordre d'arrestation de Yossouf et du grand-duc Dimitri.

— J'ai honte devant toute la Russie de voir que des gens qui me touchent de près ont souillé leurs mains du sang de cet homme, déclara-t-il lorsqu'il se trouva devant le cadavre de Raspoutine.

Étroitement surveillés, le grand-duc Dimitri et Yossouf étaient prisonniers chez eux.

La tsarine, avec cette volonté tenace qui faisait le fond de son caractère, tenta d'ob-



tenir de son mari qu'il ordonnât l'exécution sommaire, sans jugement, de ces deux hommes. Avec sa faiblesse d'esprit habituelle, Nicolas II allait acquiescer au sanglant désir de sa femme, mais fort heureusement Yossouf et le grand-duc Dimitri avaient de puissants amis.

Fort habilement, ceux-ci représentèrent au tsar qu'une telle sentence lui attirerait pour jamais l'inimitié des membres de la famille impériale. Et puis, il fallait compter avec le peuple.

On agita fort habilement à ses yeux le spectre rouge de l'émeute, de la révolution. C'était le meilleur moyen de venir à bout d'un esprit aussi pusillanime.

Nicolas II garda pour lui ses terreurs secrètes et renonça au châtiment exigé par sa femme. Néanmoins, il voulut faire acte de justice et envoya le grand-duc Dimitri en Perse et Yossouf dans ses terres.

Quant à Pourickévitch et à ses deux amis, il n'en fut pas même question.

Il ne restait plus qu'à faire au staretz des funérailles que l'impératrice voulait somptueuses comme s'il se fût agi d'un membre de la famille impériale.

Elle eurent lieu le trois janvier, mais avec beaucoup plus de simplicité qu'il n'avait été décidé primitivement.

La dépouille embaumée de Raspoutine fut enfermée dans un riche cercueil de métal et de chêne.

Avant de le refermer, Anna Wyroubova plaça entre les mains du défunt une image sainte qui avait été revêtue des signatures de tous les membres de la famille impériale.

Le petit tsarévitch conduisit le deuil de son « ami », qui fut inhumé dans une forêt attenante au parc de Tsarskoïe Selo.

La tsarine et Anna Wyroubova projetaient de faire élever sur son tombeau une chapelle à saint Séraphin.

Les événements qui allaient se précipiter ne leur en donnèrent pas le temps. Il semblait que la parole si souvent répétée du staretz dût s'accomplir.

Le froid et la faim qui sévissaient à Saint-Petersbourg allaient, plus que toutes les paroles des agitateurs, déclencher des événements tragiques.

Incapable de faire face aux événements, Nicolas II signait son abdication le 15 mars.

— Malheur ! Trois fois malheur ! Le Saint-Petersbourg avait prédit, s'écria la tsarine à l'annonce de cette nouvelle. Et l'orgueilleuse impératrice s'effondra comme une masse sur le plancher.

Sept jours plus tard, l'empereur et sa famille n'étaient plus que des prisonniers dans leur résidence de Tsarskoïe Selo.

Dans la nuit du 22 au 23 mars, un groupe de soldats envahissait le parc où se trouvait la tombe de Raspoutine et emportait son cercueil dans la forêt de Pargolovo. Méthodiquement, ils élevèrent un grand bûcher, l'arrosèrent de pétrole et y mirent le feu, après avoir laissé dessus le corps du staretz.

Les destins s'accomplissaient.

Anna Wyroubova était prisonnière dans un cachot de cette forteresse Pierre-et-Paul où, au temps de sa puissance, elle était venue tenir tant de mystérieux conciliabules.

Le gouvernement provisoire décidait le 13 août d'exiler « Monsieur Romanof et sa famille » en Sibérie.

Debout sur le pont du bateau qui les emmenait vers Tobolsk, les anciens maîtres de la Russie, détronés, humiliés, aperçurent un petit village, Prokovskoïe.

Leurs yeux se mouillèrent de larmes et tous se signèrent en souvenir de celui dont ils allaient expier les crimes impardonnables.

Le dernier empereur de Russie allait vers son destin, vers Ekaterinebourg, la « Maison à destination spéciale », où allait se dérouler une des plus effroyables tragédies que l'histoire ait jamais eues à enregistrer.

FIN.

S. BARILOFF.

LES CRIMES DE PITIÉ

(Suite de la page 11.)

suicide, fut transporté dans un état grave à l'hôpital d'Hyères et, après sa guérison, incarcéré à la maison d'arrêt de Toulon.

Interrogé, il avoua avoir tué sa mère pour lui épargner de terribles souffrances. — Et je ne regrette pas mon acte, a-t-il ajouté, car j'ai cru agir pour le bien.

Le meurtrier, dans une lettre rendue publique, développa d'ailleurs avec clarté sa pensée. Il écrivait :

« Doit-on, par miséricorde, supprimer les incurables qui le demanderaient ? Par l'acte d'un particulier, non. Par l'acte de l'État, oui. »

Alors, pourquoi ai-je supprimé ma mère ?

Parce que l'État n'est pas encore conscient de tous ses devoirs.

Tout incurable devrait avoir le droit de faire une demande au préfet. Le préfet, après contrôle, délivrerait ou refuserait au médecin traitant l'autorisation d'administrer au malade la mort libératrice et miséricordieuse.

Puisse l'opinion publique être amenée à s'occuper du problème. Au moins, toute l'affreuse souffrance, toutes les larmes, toute l'infirmité torturée, l'agonie et la mort de ma mère n'auront pas été inutiles.

Cette affaire, qui vint devant les assises de Draguignan, passionna également l'opinion anglaise. Parmi les témoins entendus, on relevait les noms du grand dramaturge G. Bernard Shaw et du célèbre romancier Conan Doyle. Ces deux derniers témoignèrent en faveur du meurtrier et, sans admettre le principe de son acte, lui trouvèrent des circonstances très atténuantes dans les faits mêmes que nous avons relatés.

M^{re} Brun, avocat à Toulon, assura la défense du criminel par compassion. Le jury rendit un verdict comportant six voix contre et six voix pour. En conséquence, la Cour prononça l'acquittement.

Dans sa lecture, Richard Corbett, comme on l'a vu, soutient une théorie hardie, où il demande l'intervention de la société dans ces cas angoissants. Il est à présumer que les législateurs, de quelque pays qu'ils soient, laisseront longtemps encore sans réponse cet appel au « meurtre légal. »

A. C.

**En vous abonnant
POLICE-MAGAZINE
VOUS AUREZ DROIT A UNE
Superbe Prime gratuite**

LE SALUT PAR LE SPORT

(Suite de la page 7.)

pe, elle attaqua les premières pentes du col de Nice.

« L'Escarène, qui y fait suite, est une côte très rude, sans ombre, accrochée au flanc d'une montagne ravagée par les incendies. Décor sauvage, en plein désert, bien fait pour les exploits de quelque Fra Diavolo ! »

« C'est là que les « nervis » avaient tendu leur embuscade. Cachés derrière des rochers, nous attendions, sachant que dans ce chemin, où il était impossible de doubler, les seules voitures super-officielles auraient places d'honneur. »

« Effectivement, la Hotchkiss, à une centaine de mètres derrière le rideau de poussière, apparut, seule. Nous sautâmes sur la route. L'avocat, reconnaissant ses victimes, appuya sur l'accélérateur pour passer « en force ». »

« Mais nous avions tout prévu ! Trente mètres plus haut, dans un virage, notre voiture barrait la route en une savante marche arrière ! »

« Le gars dut freiner, stopper. Il n'en menait pas large ! A droite, à gauche, des ravins profonds. Aucun secours à attendre. Les copains ? Disparus aux détours du col ! Nous, nous étions sept. Et nous avions fait trois cent cinquante kilomètres pour cette minute-là !... »

« Le chef, passablement énervé, voulait « balancer » homme et voiture dans le précipice ! L'autre, bégayant de terreur, offrait de payer... ce qu'on voudrait ! »

« Mais le nervi : — Pas d'argent ! On se moque de l'argent, à présent ! Ce qu'il nous faut, c'est la peau ! »

« Et il était de taille, nous le savions tous, à « piquer » le pauvre bougre. Il avait fait ses preuves, autrefois. »

« Moi, j'avais presque pitié ! La partie était trop inégale ! Puis ce bonhomme, glacé d'effroi, verdâtre, qui ne se défendait pas, à qui l'on tirait les oreilles, positivement ! »

« Alors, la baignole du journaliste accidenté survint. Par le plus grand hasard, vous dis-je ? Le reporter, qui accompagnait un photographe, était un gars qui n'avait pas froid aux yeux, étant international de rugby et ancien boxeur méridional. »

« Il jugea la situation d'un coup d'œil : il était au courant de l'histoire mit pied à terre, s'avança vers le groupe. »

« Le chef, aussitôt : — Vous, je ne vous connais pas ! Mais si j'ai un conseil à vous donner ? De nous fiche la paix, hein ? C'est une affaire entre monsieur et moi ! Qui ne vous regarde en rien ! Vous allez remonter dans votre « clou » et disparaître ! »

« Le photographe, de son côté : — Si nous perdons du temps ici, jamais on ne rattrapera les coureurs ! Et le reporter loupé ! »

« Le journaliste, d'un geste, leur imposa silence à tous deux : »

« — Je sais ce que j'ai à faire ; la route est à tout le monde ! Je connais votre différend ! Si on vous paye les dégâts, et une tournée générale par-dessus le marché, cela doit vous suffire ! »

« — Je paierai tout ce que l'on voudra ! gémit la victime. »

« — Mais moi je n'ai pas d'ordres à recevoir ! hurla le chef. Et ça va mal tourner pour vous aussi ! »

« — C'est selon ! répondit l'autre. Vous avez beau être nombreux, et la fine fleur de la Joliette, il n'en demeure pas moins que c'est un guet-apens ! Si cela finit mal pour nous, comme il est possible, je doute que vous vous en sortiez, vous et votre bande, sans quelques années de Maroni ! »

« Parce que des journalistes, vous savez... ça coûte cher ! Ils ont tant de relations ! Je le répète : un type courageux... mais ce n'était guère des choses à dire à ce moment-là ! Notre chef, blanc de colère, leva son poing. »

« — Ah, « petan de Bonne Mère », ça va faire du vilain ! »

« A cet instant critique, voilà que je crois reconnaître, tout à coup, le reporter ! Je lui demande : — Tu n'es pas X..., toi, le joueur de rugby ? Tu n'es pas venu à Toulon, en mars dernier, avec le quinze de Z... ? Tu n'es pas l'international ? »

« Il se met à rire, répond « si » ! — Pas une seconde à perdre ! Je me jette entre le chef et lui. »

« — Oh ! Marius, ne fais pas de blague ! C'est un grand joueur de « rugueby » ! Je le connais ! »

« — Que veux-tu que ça me foute ? répond l'autre. A Marseille, nous ne connaissons que l'Association ! »

« — Mais à Toulon, que je rétorque, c'est avé l'ovale qu'on s'explique ! On n'aime pas les manchots ! Marius, je ne veux pas que tu y mettes ça sur la gueule ! Vous autres, soutenez-moi ! »

« Il y avait deux camps bien distincts : ceux de la boule, et ceux de l'olive. Pour peu, on allait se rentrer dans le chou. On en oubliait l'automobiliste !... »

« Et puis, comme on est raisonnable, quand même, et que le sport c'est sacré, tout a fini par se tasser ! »

« L'avocat les « lâches ». Assez dur, d'ailleurs ! On a repris les baignoles. On est monté jusqu'à un bistrot, tout en haut de l'Escarène. Là, il a payé le champagne et fait un discours. Une vraie paix à l'Al Capone ! »

« Le reporter, lui, aux côtés de son chasseur d'images, après une coupe prise au vol, escaladait déjà les pentes de Braus, à la poursuite des grimpeurs italiens, qui s'étaient sauvés sur la route de l'un des leurs ! Pas étonné pour deux sous ! Et pourtant, il ne s'en était fallu « de guère » que cela ne finît mal... L'Italie était à

deux pas ; on connaissait les sentiers ; s'il n'aurait pas fait un pli : le coup fait, on disparaissait ! »

Le sport avait accompli un miracle ; un des plus curieux miracles que l'on puisse voir !

« Mais, continua Liccardi, me voici arrivé ! Je vais travailler un peu mon crawl. Venez me voir, un de ces jours ; je vous raconterai encore d'autres aventures. J'en sais long, moi, malgré ma jeunesse ! »

« Où vous trouverez-je ? »

« Au bar Fogliano. J'y vais à demeure. J'ai un « faux-poids » (une fille mineure) aux environs. Alors, de là, je la piste à travers les rideaux. Je suis bien placé, s'il « y a du pet ». Vous comprenez ? »

« A merveille. Souple comme un jeune chat, il sauta du tramway en marche et disparut. »

A. C.

UN REPORTAGE MOUVEMENTÉ

L'autre jour, dans un débit de la rue de Balagny, un Algérien, au cours d'une discussion provoquée par un disque de phonographe, blessait grièvement, à coup de couteau, un employé de la S. T. C. R. P.

Le meurtrier, un nommé Gadoum Hacine, était connu, et aussitôt le brigadier Pérès et les inspecteurs Jourdain et Delacour, de la Police judiciaire, se rendirent, pour l'arrêter, à son domicile, un hôtel de la rue Boulay.

L'oiseau n'étant pas au nid, les policiers décidèrent d'attendre son retour. Il y avait à peine un quart d'heure qu'ils guettaient dans l'ombre, lorsqu'ils virent un homme monter doucement l'escalier et s'arrêter devant la porte de celui qu'ils attendaient. C'était certainement « leur client ». »

D'un bond, ils ceinturèrent l'individu qui protesta et n'eut aucune peine à prouver qu'il n'était pas Algérien, mais un vrai Parisien de Paris, rédacteur au Journal. Il était venu pour faire une enquête sur le meurtre.

Le laisser repartir, c'était donner l'éveil à l'hôtelier et à l'Arabe. Les policiers l'invitèrent alors à demeurer en leur compagnie et le prièrent de se dissimuler sous le lit de Gadoum Hacine.

Plus d'une heure, l'infortuné journaliste demeura dans cette peu confortable position. Il aurait pu y rester plus longtemps encore si l'Algérien n'avait eu la bonne idée de venir se coucher. Mais ce ne fut pas sans peine que les inspecteurs purent l'appréhender.

Et nullement rassuré, le reporter vécut sous le lit, dans sa cachette poussiéreuse, quelques minutes peu agréables. Quand il sortit, il reprit belle assurance et se garda bien de raconter sa mésaventure.

APPRENEZ LA VÉRITÉ SUR VOUS-MÊME !

Lectures de vie GRATUITES, pour essai, par le fameux Astrologue de Bombay.

"Pundit Tabore", l'astrologue Indien bien connu, ayant renoncé à sa clientèle privée, adresse à tous une invitation à lui envoyer leur date de naissance, pour recevoir un Horoscope d'essai GRATUIT. Des quantités de lettres venant de toutes les parties du monde affluent dans ses studios chaque jour, et l'exactitude de ses prédictions éveille un intérêt nouveau pour une science très antique. GEORGE MACKAY de New-York est persuadé que Tabore possède un don de seconde vue.

Les questions d'affaires, de spéculation, de mariage, les affaires de cœur, les voyages, les personnalités amies ou ennemies, tels sont parmi tant d'autres les sujets qu'il traite dans ses Horoscopes. Il suffit simplement, pour recevoir gratuitement l'horoscope d'essai de votre vie en français, d'envoyer votre nom (M., M^{me} ou M^{lle}), adresse, date, mois et l'année de naissance. Ecrivez toutes ces indications de votre propre main bien lisiblement en lettres capitales et joignez, si vous le voulez, 2 francs en timbres de votre pays, pour aider à couvrir les frais de poste et divers. Votre horoscope d'essai vous sera envoyé promptement. Adresse : "Pundit TABORE" (Dept. 2186), Upper Forgett St., Bombay VII, Indes Anglaises. Affranchir les lettres à 1 fr. 50.



Médecine nouvelle

« Des maladies considérées jusqu'ici comme incurables sont traitées avec plein succès par des procédés modernes. »

Toutes les maladies, ou presque, peuvent être victorieusement combattues par les courants de haute fréquence, dont l'application donne des résultats presque immédiats : suppression rapide des douleurs, apparition d'un bien-être et d'une résistance physique et morale considérables.

Il existe un appareil simple, peu encombrant et d'un prix très abordable, c'est l'appareil PROVITA, qui permet d'utiliser chez soi, sans danger et sans connaissance spéciale, les bienfaits de l'électricité. Pour la santé, l'action de cet appareil est particulièrement efficace dans les cas suivants : rhumatismes, goutte, arthrite, sciaticque, nervosité, faiblesse générale et locale, anémie, artério-sclérose, maladies de peau, constipation, entérite.

Conseils médicaux gratuits
Nombreuses références.

La Société PROVITA
29, rue de Trévise, à PARIS

Envoie gratuitement tous renseignements sur simple demande.

Démonstrations de 9 h. à midi et de 2 heures à 6 heures.

PROSTATE Suintements, Filaments, Prostatite, Rétrécissements. Par sa méthode interne et prostatique, UGEOL est le plus efficace de tous les traitements. La boîte 35 fr. 1^{re} Traitement complet 100 fr. 2^e Lab^o LACROIX, 22, St Sébastien, Paris et Pharmacies.

CLINIQUE médico-chirurgicale, voies urinaires, peau, syphilis, malades des femmes, 10, rue Beaugrenelle ; mét. Beaugrenelle.

COPIES ADRESSES et agents 2 sexes demandés partout. Gros gains. Ecr. Établissements P. I. EDOX, Marseille.

ENVOI GRATUIT

Catalogue des romans policiers, d'espionnage, d'aventures, et des Livres d'Éducation Physique et Naturalistes. S'adresser : Librairie UNIVERSUM, 33, rue Mazarine, Paris (VI).

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Une montre précise, élégante, solide. Échappement à ancre 15 rubis, décor moderne. PLAQUE OR INALTÉRABLE. Livrée avec sa chaîne en plaqué or au prix de 480.

Catalogue Général N° 72 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR 78, Réaumur Paris

L'ESPIONNAGE

Pendant la guerre, le contre-espionnage, l'activité du British Intelligence Service, ont fourni la matière de nombreux livres.

De même que les exploits des policiers de Londres, Berlin et New-York.

Tous ces livres, ainsi d'ailleurs que des ouvrages sur la Magie, la Sorcellerie, l'Inquisition, les Borgia, etc., vous les trouverez à

La Librairie de la Madeleine
34, Rue Godot-de-Mauroy, Paris-8^e

Envoi de notre catalogue général d'ouvrages rares et curieux contre 0.50 - Étranger : 1.50

RÉUSSIR en tout : Amour, Santé, Affaires, par l'influence astrale. Astrologie, Cartomancie, Chiromancie, Graphologie. Consultations t. les jours de 2 à 8 h. Jeudi et dim. sur rend.-vous. Correspond. date de naissance et 30 fr. M^{me} RENÉE, professeur de sciences occultes, 8, avenue Vaugirard-Nouveau, Paris-15^e.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

GAGNEZ 1 000 fr. par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Écrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

MONDIALE-POLICE

ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Filat. etc. T. pays, T. Missions, Divorces, Procès. Prix mod. 6, Bd SAINT-DENIS. Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

Écritures chez soi. sérieux. — Très lucratif. B. P. 15. Le Bourget.

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e et. Del à 7 h.

RENSEIGNEMENTS de toute nature en tous pays. Ganachaud, ex-chef de gendarm. 58, Barbâtre, Reims (Marne).

TATOUAGE disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même.

Prof. DIOU, 11, rue Champignonnet, Lille. Lundi, mardi, mercredi. J'opère à PARIS tous les samedis à ANVERS (Belgique) tous les jeudis.

M^{me} TAMARA Voyante. Sujet Russe. Intelligible. Tarots. Lignes de la main. Tous les jours de 2 à 7 h. à partir de 10 f. 60, r. du Cherche-Midi. 2^e ét. Esc. B. Paris-6^e.

Fabrique d'**ACCORDEONS** François DEDENIS à BRIVE (Corrèze). Fondée en 1887. Catal. ill. 1 fr. Réparations de toutes marques.

OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE

NEURASTHÉNIE

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Variocèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciaticque, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre l'ÉLECTRICITÉ guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

DOCTEUR S.-H. GRARD INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand BRUXELLES-FOREST
Affranchissement pour l'Étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

5000 PHONOS POUR RIEN

P - P I N distribués aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq prénommes. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle ? Découpez le bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (XV^e). — Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse.

MALADES : Nerveux, Obsédés

Impuissances, adressez-vous à l'INSTITUT MODERNE DE MÉDECINE. On vous trouvera les spécialistes les plus expérimentés, l'installation et l'appareillage le plus moderne pour les maladies du poulmon, cœur, voies urinaires (hommes et femmes), syphilis, peau, sang, rhumatismes, arthritisme, sciaticque. Prix modérés. RAYONS X, DIATHERMIE, ULTRA-VIOLETS, TOUTES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ MÉDICALE
INSTITUT MODERNE DE MÉDECINE
9, Rue Papillon (Square Montholon) | 7, Villa Danré, SAINT-DENIS
Consultations tous les jours de 9 h. à 12 heures, 14 h. à 20 heures. Dimanches et fêtes de 9 h. à 12 heures.

NOUS OFFRONS

Sans aucun versement d'avance

Le chronomètre "WILL", plaqué OR. Décor moderne, poli. — Son mouvement, 15 rubis, avec véritable spiral BRÉGUET, fait du chronomètre "WILL" une merveille de précision. — Cadran métal. Heures relief.

GARANTI 5 ANS SUR FACTURE

PAYABLE EN

12 MENSUALITÉS DE 25 FR

Horlogerie WILLIAMS, 4, rue du Ponceau, PARIS (2^e)

(Juste à la sortie du métro "REAUMUR")

MAGASIN OUVERT DE 9 h. à 18 h. 30

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

SOINS ESTHÉTIQUES, PÉDICURE, MANUCURE par infirmière diplômée, de 10 à 20 heures. 80, r. Dodeauville, Paris (18^e). Mét. Château-Rouge.

CHEZ VOUS 400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi. Partout facile. Écr. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE

TRAITEMENT - SANTÉ Plus d'ennuis physiques et moraux avec l'emploi des rayons violets. Cure de soleil chez soi nature et propriétés curatives de soleil, ultra-violet, infra-rouge. "ALPHALUX" 13, r. L. Châtelier, Paris-17^e Notice sur demande.

NOUVELLE DÉCOUVERTE permet de soigner Syphilis, Blennorrhée, Impuissance, Mitrisme, Écoulements (anciens ou récents), seul, chez soi, sans piqûres, à l'insu de tous. Résultats remarquables certains. Consult. par correspond. (discret) ou venir : D^r ARI, 71, Rue de Provence, 71, PARIS.

RÉVOLUTION EN LIBRAIRIE !!!

UN ROMAN COMPLET DE 15 FRANCS

POUR 5 FRANCS

VIENT de PARAÎTRE

NICOLE S'ÉVEILLE...

le célèbre roman de Jean de Létraz et Suzette Desty

EN VENTE PARTOUT

5 FRANCS

LE ROMAN COMPLET

Pour paraître successivement. — Un volume par mois

NICOLE S'ÉGARE. Roman 5 Fr.

NICOLE S'ABRÏTE. Roman 5 Fr.

NICOLE S'ÉVEILLE... est paru. Si, au fur et à mesure de leur mise en vente, vous ne trouvez pas ces trois volumes chez votre libraire, demandez-les aux ÉDITIONS QUIGNON, 6, rue Alphonse-Daudet, PARIS (14^e), qui vous les enverront franco par poste recommandée contre 6 fr. par volume en mandat, billets, timb., chèque (Chèque post. : Paris 968-72). Étranger, 3 fr. en plus par vol. Contre remboursements, France et Colonies, 1 fr. 25 en plus par vol. — On souscrit d'ores et déjà aux quatre volumes contre 20 fr. Étranger, 25 fr.

Chaque changement d'adresse doit être accompagné de 0 fr. 60



Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre enveloppe timbrée portant votre adresse aux **ET^{ts} VIVAPHONE (Service B. S.)**, 116, rue de Vaugirard, PARIS-VI^e

allo! allo! UN MILLION de FR
PHONOS ou T.S.F.
DONNÉS EN PRIMES

par une grande marque française, afin de faire connaître la qualité irréprochable de sa fabrication, à toutes personnes se conformant à ses conditions et donnant une réponse exacte à sa question.

CONCOURS : Que veut dire cette vieille enseigne d'Auberge Française ?

Réponse :



POLICE

MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



Le bruit courait tout dernièrement que le fameux insurgé marocain Abd-el-Krim s'était évadé de l'île de la Réunion. (W. W.)



Le cardinal Segura, archevêque de Tolède, chef de l'église espagnole, a été expulsé du territoire de la République. (W. W.)



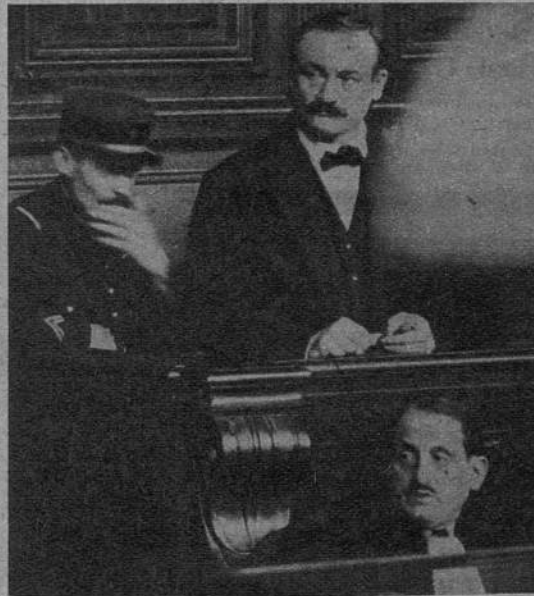
M^{me} Dorothy Leonard est accusée d'avoir tué son mari. Pour sa défense, elle allègue qu'il avait l'habitude de boire et la maltraitait. Elle a comparu devant les magistrats de Queens County (U. S. A.). Au premier plan, la directrice de la prison. (I. G. P.)



M^{me} Julia Maude Lowther, 23 ans, vient d'être condamnée à mort à Jefferson (Ohio) pour avoir tué une femme qui flirtait avec son mari. Ce sera la première femme exécutée dans l'Éta. d'Ohio. (I. N.)



M^{me} Starr Faithfull, âgée de 25 ans, a été trouvée morte à Long Island, près de New-York. Le cadavre était défiguré et n'a été identifié que grâce à certains vêtements. (I. N.)



Emile Cottin avait tué le mari de sa belle-fille. Mais il a donné pour excuse que la victime était un alcoolique invétéré. Il a été acquitté par la Cour d'assises de la Seine. (R.)



Dans un restaurant du boulevard Diderot, à Paris, une Polonaise, Drishmawa Wojewoda (trente-sept ans), a tué d'un coup de couteau son amant, Henri Riers, vernisseur (trente-six ans). Sur cette photo, prise quelques jours avant le crime, dans le restaurant, la meurtrière est la première à droite. La victime se trouve au premier plan, au milieu, les jambes croisées.



Ces trois personnages sont accusés par la justice américaine d'avoir voulu faire disparaître M. de Leeuw, mari de la personne qui se trouve au milieu. M^{me} de Leeuw avait promis 1 000 dollars (25 000 francs) aux deux hommes qui l'entourent. A gauche : Michael Fedor et William Stock. Les accusés affirment qu'ils ont voulu faire une plaisanterie.

Lisez dans ce numéro : **LE SALUT PAR LE SPORT**
RASPOUTINE (RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN POLICIER DE L'OKHRANA)